



LITTÉRAIRE ET MUSICAL

DE

LA MINERVE.

BIBLIOTHÈQUE DES FAMILLES.

5^{me}. ANNÉE.]

MARS 1850.

3^{me}. LIVRAISON.

HISTOIRE POPULAIRE, ANECDOTIQUE ET PITTORESQUE DE
NAPOLÉON ET DE LA GRANDE ARMÉE.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.



plumes à coups de sabres.

Telles avaient été les premières paroles de Napoléon en arrivant à Schœnbrunn ; et, dès ce jour, toute la diplomatie avait été en mouvement. Malgré les répugnances de l'Autriche, les lenteurs de la Russie et le mauvais vouloir de la Prusse, le fameux traité de Presbourg fut signé le 26 décembre 1805. Il est vrai que Napoléon simplifia singulièrement les négociations en réduisant toute la diplomatie à ces deux mots : *Ma volonté ou la guerre.* Puis, n'ayant rien à faire à Schœnbrunn, il partit pour Munich, où il arriva dans les premiers jours de janvier 1806.

Déjà toute la cour impériale s'y trouvait réunie pour le mariage du prince Eugène, vice-roi d'Italie, avec la princesse Auguste de Bavière. Le jour même de son arrivée, Napoléon avait expédié, par le Tyrol, un courrier qui portait l'ordre à son fils adoptif de venir le trouver sur-le-champ. Cinq jours

après, Eugène arrivait, ne se doutant nullement du motif pour lequel il avait été mandé. Son beau-père lui annonça ce mariage, improvisé comme la plupart de ceux dont il se mêlait. A cette occasion, il y eut une suite de fêtes brillantes. Il semblait qu'on ne sût par quels hommages témoigner à Napoléon l'admiration qu'inspirait son génie militaire.

Le jour de la cérémonie religieuse, qui fut célébrée à huit heures du soir, dans la chapelle du château, par le prince primat, ancien électeur de Mayence, toute la noblesse du pays avait été invitée à souper ; l'ordre était pour dix heures. On avait dressé un couvert pour trois cents personnes dans une immense galerie du palais. Une table en fer à cheval, qui dominait de beaucoup celle des trois cents couverts, où devaient s'asseoir les membres de deux familles, française et allemande, avait été disposée de façon à ce que Napoléon pût être vu de tous les points de cette galerie. Les services étaient d'une grande magnificence, et les maîtres des cérémonies avaient fait placer tout le monde à table, tandis que leurs Majestés et les jeunes mariés étaient encore dans la chapelle. Aussitôt qu'ils en sortirent, Napoléon se mit à table et y resta près d'une demi-heure, ce qui ne lui était jamais arrivé ; mais se levant tout à coup, les nobles convives durent faire de même. En rentrant dans ses appartements intérieurs, Napoléon recommanda à M. de Ségur de faire retirer tout le monde. Ce grand maître de cérémonies vint donc prévenir de cet ordre les convives de la table de trois cents couverts. Cette table n'était pas encore entièrement servie, et c'était à peine si la plupart des invités avaient eu le temps de déplier leurs serviettes. Quoi qu'il en soit, ces bons Allemands, qui s'attendaient à faire ce qu'on appelle un *repas de roi*, furent obligés d'aller souper chez eux. On sait le peu de temps que Napoléon restait à table : aussi les personnes qu'il invitait à partager son repas avaient-elles le soin de prendre leurs précautions à l'avance. La preuve en est qu'un jour, étant à la Malmaison et dinant tête à tête avec Eugène, il se leva de table

cinq minutes après s'y être assis, en disant au prince, qui d'ordinaire avait bon appétit :

— Reste, tu n'as pas eu le temps de dîner ; tu me rejoindras au jardin tout à l'heure.

— Pardonnez-moi, sire, répondit Eugène, qui s'était levé en même temps que son beau-père ; j'ai fini.

— Tu n'as donc pas faim, aujourd'hui ?

— J'avais dîné avant de venir.

— Bah ! . . . fit Napoléon avec surprise. Alors, c'est différent, ajouta-t-il gaiement ; tu vas venir te promener avec moi, cela te donnera de l'appétit pour demain.

Ceux qui mangeaient avec Napoléon pour la première fois, et qui n'étaient pas au fait de ses habitudes, mouraient de faim, quoique sa table fût abondamment servie, si leur devoir s'opposait à ce qu'ils retournassent immédiatement chez eux ; mais aucune considération n'aurait pu l'engager à rester quelques instants de plus. Cette manie, dans les commencements de son mariage, gêna beaucoup Joséphine, et fut cause qu'elle prit l'habitude, dans la suite, de faire tous les jours, à une heure après midi, un fort déjeuner à la fourchette ; c'était, du reste, son unique repas.

Eugène et la princesse de Bavière ne s'étaient pas vus avant leur mariage ; cependant ils s'aimèrent bientôt comme s'ils s'étaient connus depuis longtemps. Jamais, peut-être, deux êtres ne furent mieux faits l'un pour l'autre. Il n'est pas de mère qui ait surveillé ses enfants avec plus de tendresse et de soin que la vice-reine d'Italie, digne de servir de modèle à toutes les femmes.

Ce fut à Munich, et au milieu des fêtes, que l'empereur reçut la nouvelle de l'entrée des Anglais à Naples. La reine Caroline avait déclaré la guerre à la France au moment où la grande armée inondait les provinces autrichiennes. Napoléon prit sur-le-champ les moyens de faire marcher des troupes sur Naples. Il avait une ancienne haine contre cette souveraine, parce que maintes fois il avait eu à se plaindre de ses actes ; aussi, en recevant cette nouvelle, dit-il avec humeur à ceux qui l'entouraient :

— Ah ! pour celle-là, rien ne doit m'étonner ! Mais qu'elle y prenne garde ! . . . Si j'entre à Naples, cette femme n'y mettra jamais les pieds.

Et plus tard, lorsqu'on voulut intercéder pour elle, il se contenta de répondre sèchement :

— Elle a cessé de régner.

A la fin de janvier, Napoléon quitta Munich pour revenir au milieu de sa cour, alors si brillante et si fastueuse. Il avait manifesté l'intention de diriger lui-même les plaisirs qui rendirent encore pendant cinq ans la cour impériale la plus merveilleuse de l'Europe. Il ne s'arrêta qu'à Strasbourg, où il demeura vingt-quatre heures, et de là, voulut qu'on le conduisît directement à Saint-Cloud, sans cependant exiger des postillons la même rapidité qu'il leur avait demandée quatre mois auparavant, lorsqu'il était avec Joséphine. La commune de Saint-Cloud, si favorisée à cause du séjour presque habituel que l'empereur et l'impératrice faisaient au château, voulut profiter du retour de Napoléon pour lui donner un témoignage d'affection et de respect. En conséquence, le conseil municipal, d'après l'idée suggérée par son président, M. Barré, alors maire de Saint-Cloud, fit élever au milieu de l'avenue

qui conduit au palais, et par laquelle Napoléon devait passer nécessairement, un acte de triomphe sur le fronton duquel se lisait l'inscription suivante, accompagnée d'une foule d'ornements et de tous les emblèmes de l'époque :

A son souverain chéri,
La plus heureuse des communes !

Le jour où l'empereur devait arriver, M. le maire, muni de la harangue d'usage et escorté des notables, l'attendit jusqu'au soir au pied du monument, qui embrassait toute la largeur de la route ; mais enfin, à minuit, M. Barré, fort avancé en âge, se retira en recommandant à son premier adjoint, placé en sentinelle à la fenêtre d'une maison voisine, de venir l'avertir aussitôt qu'il apercevrait le premier courrier ; et, pour que personne ne s'avisât de passer sous l'Arc de triomphe avant Sa Majesté, il fit poser en travers une grande échelle qui fut assujettie avec des cordes. Malheureusement l'argus municipal vint à s'endormir le matin ; pendant ce temps l'empereur arriva ; sa voiture s'arrêta tout à coup :

— Qu'est-ce que cela ? demande-t-il ; pourquoi n'avance-t-on pas ?

On lui apprend la surprise qu'on a voulu lui ménager, et quel obstacle s'oppose à ce qu'il aille plus avant.

— Que le diable les emporte, avec leur surprise ! s'écrie-t-il en mettant la tête à la portière ; elle est bien trouvée, ma foi !

Et sur la proposition d'éveiller quelques habitants :

— Eh ! non ! répondit-il en souriant, laissez-les dormir ; ce sont eux, au contraire, que je *surprendrai* demain ; tournons la place, puisqu'il ne nous est pas permis de la traverser.

La voiture, ayant rétrogradé, passa par la grille du petit parc, située au bas de l'avenue, et arriva au palais par la cour de l'Orangerie. Le même jour, on fit circuler dans les salons du palais un dessin représentant les autorités municipales de Saint-Cloud endormies au pied du monument, devant lequel on voyait une échelle qui barrait le passage avec ces mots écrits au dessous : *L'Arc barré*, par allusion au nom de celui qui avait eu cette idée ; quant à l'inscription primitive, on lui avait fait subir cette légère variante :

A son souverain chéri,
La plus dormeuse des communes.

Joséphine montra ce dessin à Napoléon, qui trouva la plaisanterie divertissante ; il avoua même que le calembour n'était pas par trop mauvais ; mais, pour consoler M. Barré du chagrin qu'il avait manifesté de ne s'être pas trouvé à son poste lors de son arrivée, Napoléon lui envoya une invitation à déjeuner, en lui recommandant d'apporter sa harangue *manuscrite*, et il accueillit le maire de Saint-Cloud avec la bienveillance qu'il ne cessa jamais d'accorder à ce fonctionnaire jusqu'au moment de sa mort, qui arriva bientôt, au grand regret de ses nombreux administrés.

Quelques jours après, Napoléon revint à Paris. Ce furent partout des cris de joie et un enthousiasme qui tenait du délire : La semaine suivante, la vieille garde, dont il ne se séparait jamais, fit aussi sa rentrée dans la capitale ; elle arriva par la barrière de l'Étoile, et, en tête de cette héroïque phalange, quatre-vingt-dix grenadiers, sur trois rangs, défilèrent au

pas accéléré, en portant chacun un des drapeaux pris à l'ennemi; puis, changeant de direction, ils allèrent déposer dans l'église des Invalides ces trophées enlevés aux Autrichiens et aux Russes.

Nous avons cité plus haut le texte du décret daté du champ de bataille d'Austerlitz, qui assurait de nouvelles récompenses au courage malheureux. Napoléon, qui déjà disposait des destinées de la France et réglait pour ainsi dire avec l'épée celles de l'Europe, mû sans doute par une des grandes et sublimes pensées qui lui étaient habituelles, décida que l'Etat se chargerait d'élever à ses frais les filles, les sœurs et les nièces de ceux que décorait déjà l'étoile de la Légion d'honneur. Les enfants des guerriers morts en combattant avec gloire devaient retrouver les soins de la maison paternelle à Écouen, dans cette antique demeure des Montmorenci et des Condé; ces héros n'auraient pu lui choisir une plus noble destination.

Habitué à rapprocher de lui toutes les supériorités, n'en redoutant aucune, Napoléon chercha longtemps la personne que son expérience, son nom, ses talents, pouvaient placer à la tête de ce nouvel établissement; enfin il choisit madame Campan. Écouen était à créer tout entier. La nouvelle directrice commença donc ce grand ouvrage, aidée des conseils de l'élève, de l'amî de Buffon, du comte de Lacépède, alors grand chancelier de la Légion d'honneur. La surveillance qu'exigeaient la santé, l'instruction et jusqu'aux jeux des élèves, les principes religieux qui servent de base à l'éducation, la distribution méthodique et graduelle du temps pour chaque étude spéciale, tous ces soins d'une administration compliquée furent compris par madame Campan avec autant de bonheur que de discernement. Napoléon, qui descendait si facilement des plus hautes pensées politiques à l'examen des moindres détails, qui inspectait un pensionnat de jeunes filles comme il aurait passé la revue de ses vieux grenadiers, exigea que les règlements intérieurs de la maison lui fussent soumis auparavant.

Dans le rapport circonstancié que lui adressa madame Campan à ce sujet, il était dit: «Les élèves entendront la messe tous les dimanches et les jeudis.» Napoléon raya ces derniers mots, et écrivit en marge: *Tous les jours*. Puis il ajouta au bas du rapport: *C'est très-bien*. Plus tard, dans une conversation que la directrice eut avec lui pour le même objet, elle lui demanda qu'il fût accordé à son établissement des pompiers.

—Votre surveillance doit suffire, répondit Napoléon.

—Oui, sire, dans les cas ordinaires; mais puis-je empêcher le feu du ciel?

—C'est juste, vous avez raison.

Et Napoléon, qui sentait toujours la vérité lorsqu'on savait la lui faire découvrir, arrêta qu'à l'avenir quatre pompiers seraient de garde, jour et nuit, au château.

D'après les règlements de la maison, chaque élève devait prendre soin d'une compagne plus jeune, et lui tenir, pour ainsi dire, lieu de mère. Elles ne pouvaient être admises que jusqu'à douze ans; passé dix-huit, elles retournaient au sein de leur famille, à moins qu'elles ne préférassent être attachées à la maison en qualité de novices. Elles ne sortaient jamais. Une élève de semaine, choisie parmi les grandes, était chargée de montrer l'établissement aux étrangers, quand

ceux-ci en avaient obtenu l'autorisation délivrée par le grand chancelier. Il ne leur était permis d'écrire qu'à leur père et mère, à leurs oncles, à leurs tantes et à leurs grands parents. Elles ne recevaient de lettres que des mains de la directrice. A six heures du matin en été, à sept heures en hiver, la cloche les appelait à l'église, et de là au déjeuner. Alors elles entraient en récréation. A dix heures elles se rendaient dans leurs classes. On interrompait l'étude à midi pour faire le second déjeuner, qui ne consistait qu'en un morceau de pain sec; ensuite elles reprenaient l'étude jusqu'à trois heures. Venait alors le dîner, et la récréation jusqu'à cinq heures, puis les ouvrages à l'aiguille jusqu'à sept. Récréation jusqu'à huit; souper et prière du soir. A neuf heures, toutes les élèves étaient couchées. Jamais on ne les laissait seules ou abandonnées à elles-mêmes un moment, ni le jour ni la nuit; les dames surveillantes ne les quittaient pas: elles couchaient auprès d'elles dans les dortoirs, où d'autres dames faisaient encore des rondes d'heure en heure. Chacune des élèves marquait son trousseau, confectionnait son linge; elles commençaient la journée par faire leur lit.

Pour les études, les élèves étaient distribuées en sections; chaque section comprenait deux classes; chaque classe était indiquée par la couleur de la ceinture. Tous les trois mois, les inspections avaient lieu; et deux fois l'année seulement, sous le nom de *grand concours*, présidé par le grand chancelier, les élèves étaient réunies dans une pièce immense, appelée *salle Hortense*, où des prix et des ceintures nouvelles leur étaient distribués.

Jusqu'en 1809, l'organisation de l'institution d'Écouen ne fut que provisoire; mais au mois de mars de cette année, un nouveau décret rendu par Napoléon l'arrêta définitivement. Il donnait à la reine de Hollande (la princesse Louis) le titre de protectrice des maisons impériales de la Légion d'honneur, et la directrice échangea le sien contre celui de surintendante.

Dans une visite que fit Napoléon aux élèves d'Écouen, il les trouva réunies dans les classes, s'occupant d'ouvrages à l'aiguille. Après avoir adressé à chacune d'elles un mot obligeant, il demanda tout à coup à la jeune Brouard combien elle pensait employer d'aiguillées de fil pour faire une chemise;

—Sire, lui répondit-elle, je n'en emploierais qu'une, si je pouvais la prendre assez longue.

Cette réponse, si juste et si naïve à la fois, valut à la jeune élève une chaîne d'or que l'empereur lui donna. Dans son enthousiasme, elle jura de ne s'en séparer jamais. Six semaines environ après cette visite de Napoléon, qui avait eu lieu dans les premiers jours de janvier 1814, comme il passait par Écouen pour se rendre au quartier général, le maître de poste de ce village, qui savait que les élèves attendaient encore les bonbons que l'empereur leur avait promis l'année précédente pour leurs étrennes (ce maître de poste était un ancien lieutenant de la garde qui comptait sa fille au nombre des élèves), eut la hardiesse de lui dire:

—Sire, vos petites protégées comptent toujours sur les bonbons de Votre Majesté.

—Ah! ah! je m'en souviens, répondit l'empereur en riant; eh bien! je ferai dire à Lacépède de les leur envoyer.

Peut-être y songea-t-il; mais il est probable que ce furent

les Cosaques qui s'en régalaient, car, tout alléchées qu'elles étaient de cette nouvelle promesse, les orphelines de la Légion d'honneur ne tâchèrent pas de ces friandises, parce que bientôt après, des fenêtres du château qui leur servait d'asile, elles purent distinguer, dans la plaine qui s'étendait à leurs yeux, les feux des bivacs russes et prussiens.

Après la restauration le grand chancelier de la Légion d'honneur ayant ordonné à la surintendante de la maison royale de St.-Denis, qui avait remplacé madame Campan, de faire disparaître tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de l'usurpateur, quelques-unes rendirent les petits cadeaux qu'elles en avaient reçus. Mademoiselle Brouard garda toujours sa chaîne cachée sur sa poitrine, quoique le règlement défendit aux élèves de porter aucun bijou. Un jour qu'elle était au bain, une surveillante aperçoit la chaîne et veut la confisquer. Dans cette intention, elle ordonne à la jeune personne de la lui livrer. Celle-ci refuse en objectant qu'elle la tient cachée sous ses vêtements, et qu'ainsi elle n'est pas repréhensible. Une plainte est aussitôt portée, par cette dame, à l'inspectrice générale; nouveau refus de la part de mademoiselle Brouard. Celle-ci la mène à l'instant devant la surintendante; toujours même résistance. On la menace de faire venir deux hommes de peine pour la déshabiller et lui ôter de force ce qu'elle s'obstine à ne pas donner de gré; mademoiselle Brouard, bien décidée à ne pas obéir, dit que c'est un don de l'empereur, et qu'elle le conservera malgré tout jusqu'à la mort. La salle de correction, où elle reste pendant plusieurs jours, ne fait que l'affermir dans sa résolution. Enfin on fait un rapport au grand chancelier sur la conduite de l'élève, et celui-ci vient à Saint-Denis, où il fait donner rendez-vous à sa mère, madame la baronne Jubé, mariée en secondes noces. Il ordonne que toutes les personnes de la maison soient rassemblées dans la salle d'inspection, et là, en présence de toutes ses compagnes, il dégrade la jeune coupable, c'est-à-dire lui fait ôter sa ceinture; et puis, dans un discours adressé aux élèves, dans lequel il qualifie d'*insubordination* ce qui n'était qu'un sentiment naturel de reconnaissance, il leur conseille de profiter de la leçon; après quoi madame la baronne Jubé fut engagée à emmener sa fille, qui, à partir de ce jour, ne devait plus faire partie de la maison royale de Saint-Denis.

Ce fut une grande désolation parmi les compagnes de la pauvre Brouard, qui était généralement aimée; toutes aussi s'écrièrent qu'on pouvait les renvoyer en masse, parce qu'elles partageaient les mêmes sentiments; aussi quelque temps après, à la première visite que la duchesse d'Angoulême fit à la maison royale, dont elle voulut être la nouvelle protectrice, n'eut-elle pas l'occasion d'être satisfaite des sentiments que les élèves manifestèrent: les dames ayant ordonné de crier *Vive le roi!* toutes les pensionnaires crièrent *Vive l'empereur!* ce qui justifia en quelque sorte la froideur que cette princesse témoigna toujours à l'établissement de Saint-Denis, et l'enthousiasme que les anciennes élèves manifestaient et font encore éclater aujourd'hui au seul nom de Napoléon, quoique dès ce moment il leur eût été défendu, sous peine de renvoi, d'accorder même un souvenir à celui qui fut leur bienfaiteur et leur second père.

L'hiver et le printemps de 1806 se passèrent tout entiers, à la cour impériale, en spectacles, en bals, en fêtes, et surtout en chasses, bien que Napoléon ne fût pas né chasseur; car s'il se livra alors à ce passe-temps aussi souvent qu'il le fit dans la suite, c'était peut-être pour se conformer en tout aux exigences de l'étiquette, qui font de la chasse un royal passe-temps; d'ailleurs, la vénerie impériale était organisée économiquement sous le rapport du personnel, à s'en rapporter à l'état nominatif, qui se composait ainsi qu'il suit, savoir:

Le maréchal Berthier, grand veneur; M. d'Hanneucourt, commandant de la vénerie; MM. de Rougars et Caqueray, ses deux lieutenants; M. de Girardin, capitaine des chasses à tir; un lieutenant des chasses à tir qui de plus, était porteur d'arquebuse de l'empereur. M. de Beauterne complétait ce qu'on appelait les officiers de la vénerie; venaient ensuite six capitaines forestiers.

Quand Napoléon allait à une de ses chasses (la chasse au tir, par exemple), il partait du palais avec les personnes qu'il avait invitées, le grand veneur, l'aide de camp de service, quelquefois le grand écuyer, deux pages, Roustan (le mamluk), un des chirurgiens de service par quartier, deux piqueurs des écuries et une demi-douzaine de valets de pied. La veille, Berthier avait transmis les ordres de l'empereur au capitaine forestier de la circonscription où il avait dessein d'aller. Toutes les mesures avaient été prises pour rassembler dans certaines localités le plus de gibier possible. Les gardes le refoulaient, par des battues continuelles, dans une enceinte que l'on entourait ensuite de poteaux. Cette enceinte n'avait guère plus d'une lieue carrée de superficie. Quelques heures avant l'arrivée de Napoléon, on traçait dans les bruyères trois petits chemins vulgairement appelés *trottins*, que l'on sablait après les avoir autant que possible nivelés: un pour l'empereur (celui du milieu), un pour le grand veneur (celui de la droite), et le troisième (à la gauche de Sa Majesté) pour les personnes auxquelles elle accordait la faveur de chasser et de tirer près d'elle.

Il était facile de prévoir dans les résidences impériales, telles que Fontainebleau, Rambouillet ou Compiègne, que Napoléon allait y venir chasser, par la multitude de gens de toutes sortes, journaliers et paysans du voisinage, qui accouraient de toutes parts pour se mettre volontairement sous les ordres des officiers des chasses. On affublait chacun d'eux d'une paire de guêtres de buffle qui leur montaient presque jusqu'aux hanches, et pour les faire reconnaître des gendarmes d'élite qui formaient une espèce de cordon autour de l'endroit où la chasse devait avoir lieu, on leur remettait une plaque qu'ils s'agrafiaient au bras gauche; après quoi, armés d'une gaule ou du classique manche à balai, ils étaient placés en rayon et à distance suffisante pour être hors de la vue des chasseurs, afin d'effrayer le gibier qui fuyait à l'approche de l'empereur, et de le refouler dans les lieux d'où il tentait de s'échapper.

Dans les bois de Versailles, dans la forêt de Saint-Germain, on employait de préférence les soldats de la garnison, que l'on accoutrait et que l'on armait de la même façon. Ces *rabatteurs* étaient quelquefois en si grand nombre, qu'ils formaient une chaîne et avançaient ainsi au fur et à mesure que Napoléon marchait dans la direction du petit chemin sablé.

M. de Beauterne faisait charger, sous ses yeux, les fusils de l'empereur, et les remettait au premier page, qui les passait immédiatement à Napoléon; c'étaient presque toujours des armuriers de la garde qui chargeaient ces fusils concurremment avec les piqueurs et Roustan. Le devoir des armuriers consistait principalement à s'assurer de l'état du canon et de la batterie de l'arme après le coup tiré. Napoléon n'aimait pas les fusils à deux coups; il ne se servait habituellement que de petits fusils simples, à canons courts et très-légers, ayant appartenu à Louis XVI, et auxquels, prétendait-on, ce monarque avait travaillé de ses mains. L'empereur tirait mal, parce qu'il se donnait à peine le temps d'ajuster, et qu'il n'appuyait pas bien la crosse à l'épaule. Or, comme il voulait que ses fusils fussent fortement bourrés, il arrivait qu'après la chasse il avait quelquefois l'épaule et le bras meurtris.

L'enceinte de la chasse était ordinairement garnie de filets suspendus à des poteaux de distance en distance. On relançait ainsi dans l'arène le gibier qui venait se bloquer dans cette espèce de blouse; à la fin de la chasse, les rabatteurs se rapprochaient en cercle, de manière à emprisonner tout ce qui avait échappé à un véritable massacre, et aux derniers coups de fusil, tout ce qui tombait encore était mis en tas: c'est ce qu'on appelait le *bouquet de chasse*.

Si l'empereur avait ses ramasseurs, le chasseur avait pareillement les siens. M. d'Hanneucourt, un carnet et un crayon à la main, marchait à la tête des petites voitures en forme de brouettes, traînées par ces ramasseurs et destinées à recevoir le gibier tué. Il inscrivait toutes les pièces et disait à la voir le gibier tué. Il inscrivait toutes les pièces et disait à la fin de la chasse: "Sire, tant de pièces tuées par Votre Majesté, tant par le grand veneur, tant par messieurs *tel et tel*," Le nombre s'élevait quelquefois jusqu'à mille ou douze cents pièces: lapins, lièvres, faisans, cailles, perdrix, etc. Alors Napoléon faisait lui-même la distribution du gibier qu'il avait tué de sa main. Il faut l'avouer, ses parts étaient souvent expédiées à Paris et vendues. Les meilleurs fournisseurs des Chevet et des Corcelet de ce temps-là étaient de hauts dignitaires à grosses épaulettes, grands calculateurs s'il en fut, et auxquels les marchands de comestibles payaient à beaux deniers comptants le gibier dont l'empereur leur faisait cadeau pour décorer leurs tables.

Napoléon n'était pas heureux à la chasse: une fois il fit éclater un fusil dans ses mains; un autre jour, en visant un sanglier avec sa carabine, il alla blesser très-grièvement à la cuisse un pauvre diable de valet de la vénerie; enfin, une autre fois, le maréchal Masséna et Berthier marchaient en avant et non loin de Napoléon: une compagnie de perdrix part, l'honneur du premier coup de fusil appartient à l'empereur: il tire, et Masséna reçoit dans l'œil un plomb écarté; on s'empresse pour lui porter secours; Napoléon s'écrie:

—Berthier! c'est vous qui venez de blesser Masséna.

Le grand veneur s'en défend, l'empereur insiste, Berthier se tait, chacun rentre de très-mauvaise humeur. Aussitôt arrivé à la Malmaison, Napoléon mande l'aide de camp de jour.

—Partez sur le champ pour Paris, et dites à Larrey d'aller à Ruel sans perdre un moment, parce que Masséna est malade; il lui remettra en même temps ce billet.

L'ordre est exécuté. Larrey arrive à Ruel:

—M. le maréchal, l'empereur vient de me faire dire que vous étiez indisposé; j'arrive....

—Parbleu! il le sait bien, voyez!

—Ce n'est pas dangereux, M. le maréchal; cependant l'œil me paraît bien malade.

—Est-ce que je deviendrai borgne?

—Je ne dis pas cela, mais il faut beaucoup de soins.... A propos, monseigneur, j'oubliais de vous remettre ce billet de la part de Sa Majesté.

—Lisez, mon cher Larrey, car je n'y vois pas du tout.

Et Larrey, ayant fait sauter le cachet, lut à haute voix:

"Mon cousin, aussitôt que votre santé vous le permettra, vous partirez pour aller prendre le commandement en chef de l'armée de Portugal. Et sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

"NAPOLÉON."

—Le diable d'homme! s'écria Masséna avec un sourire qui déguisait mal sa joie, il faut toujours qu'il vous jette de la poudre aux yeux!

Telle fut la véritable cause pour laquelle Masséna devint borgne et commanda en chef l'armée de Portugal. En revanche, dans une autre circonstance, Napoléon fut assez heureux pour sauver la vie à un enfant. Il chassait le daim dans les bois de Ville-d'Avray. La meute renverse, en se précipitant, une petite fille qui portait dans ses bras un enfant de six mois; la vie de la petite fille et celle de l'enfant étaient en grand péril: Napoléon se jette à bas de son cheval, se précipite au milieu des chiens, ramasse l'enfant, et le remet sain et sauf dans les bras de sa mère.

Lorsque l'empereur chassait le cerf ou le sanglier, il partait du château à la pointe du jour. Le prince de Neuchâtel indiquait à l'avance le rendez-vous de chasse aux personnes que Napoléon avait désignées pour chasser avec lui. Rien ne distinguait le costume de l'empereur de celui du plus simple piqueur, si ce n'était le chapeau, qui était le même que celui qu'il portait habituellement, et qui, par conséquent, était tout uni. Quelquefois il endossait par-dessus son habit de chasse une redingote bleue ou d'un gris de fer très-foncé; mais alors il fallait qu'il fit très-froid ou qu'il plût beaucoup. Quant aux princesses et aux dames qui l'accompagnaient, elles portaient du rendez-vous général en calèche à quatre chevaux (l'impératrice seule en avait six à la sienne). Leur costume était une élégante amazone bleu clair ou verte, avec une toque surmontée d'une plume blanche ou noire.

À l'une de ces grandes chasses à laquelle l'impératrice assistait (c'était à Fontainebleau), le cerf, poursuivi par l'empereur, étant venu se jeter sous les roues de la calèche de Joséphine, cet asile le sauva: l'impératrice, touchée des larmes de la pauvre bête, le prit sous sa protection.

—Bonaparte, dit-elle à Napoléon, qui, ayant suivi le cerf de très-près, était arrivé presque aussitôt que lui, je te demande sa grâce, ne le tue pas: il est si beau!

L'empereur ayant ordonné qu'on l'épargnât, l'impératrice enleva de ses épaules une très-belle chaîne d'or, et voulut qu'elle fût mise au cou du cerf:

—Au moins, dit-elle, ceci attestera son inviolabilité et le protégera contre les chasseurs.

—Contre les chasseurs, soit ! reprit Napoléon en souriant ; mais contre les voleurs, je ne t'en réponds pas. Je parie que la bête n'existera plus demain.

Aux grandes chasses de Rambouillet, le rendez-vous était toujours à l'étang de la Tour, où un riche pavillon, magnifiquement décoré, était préparé. En conséquence, on dressait deux tables pour le déjeuner : la première pour l'empereur, l'impératrice, et les personnes qui étaient invitées (les dames suivant la chasse l'étaient toujours de droit) ; et la seconde pour les officiers supérieurs de la vénerie et de la maison civile et militaire. Les piqueurs, les valets de pied et les gendarmes d'élite qui avaient suivi la chasse, se tenaient en dehors de cette tente. Le repas dura peu, comme toujours.

Napoléon essaya une seule fois d'une chasse au faucon dans la plaine de Rambouillet. Cette chasse n'avait été commandée que pour mettre à l'essai la fauconnerie que son frère Louis, roi de Hollande, lui avait envoyée en présent. Cette chasse ne lui plut pas, et la fauconnerie hollandaise fut partagée entre le Jardin des Plantes et la ménagerie de la Malmai-

son. A la même époque, il y eut dans la forêt de Compiègne une grande chasse au sanglier à laquelle il invita l'ambassadeur de la Porte, tout récemment arrivé à Paris. L'Excellence turque suivit la chasse sans qu'aucun muscle de son visage annonçât l'impression que lui causait ce genre de divertissement. La bête ayant été forcée, Napoléon fit présenter un de ses fusils à l'ambassadeur, pour qu'il eût l'honneur de tirer le premier ; mais il s'y refusa, ne concevant pas, sans doute, le plaisir qu'on pouvait trouver à tuer à brûle-pourpoint un pauvre animal épuisé, et à qui il ne restait pas même la ressource de fuir pour se défendre.

Au commencement de 1813, on fit remarquer à Napoléon qu'il n'était jamais allé aussi fréquemment à la chasse.

—Il faut bien, répondit-il, que je me donne du mouvement et que les journaux en parlent, puisque messieurs les Anglais répètent tous les jours dans leurs pamphlets que je ne puis plus remuer et que je ne suis bon à rien. Patience ! lorsque j'aurai rejoint mon quartier général, je leur ferai bien voir que je suis aussi sain de corps que d'esprit. — *A continuer.*

MEURS ET HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

LA HONGRIE.

III.—ROLE HISTORIQUE.

La Hongrie a sauvé l'Europe.

(SUITE. •)

MAUGUIN.



L'ÉGLISE de Saint-Michel, cathédrale de Carlsbourg, en Transylvanie, saccagée plusieurs fois, possède un cercueil de pierre que le vandalisme n'a pas respecté. Il est vide. Sur le couvercle est couchée la statue d'un guerrier revêtu de l'attila et enveloppé d'un manteau ; les jambes sont brisées : du visage, il ne reste plus que de longues moustaches. La main gauche presse un fourreau : la droite tenait un sabre appuyé sur l'épaule. A la vue de ce monument sans nom et indignement profané, un sentiment mélancolique s'empare du spectateur. Ici, on le croit du moins, a reposé le corps de Jean Hunyade Corvin.

Il s'était dévoué, sa vie tout entière, pour le salut de la religion et de la patrie. L'envie empoisonna ses succès, sa tombe fut violée.

Hunyade, dans sa rude carrière, représente le peuple hongrois, peuple héroïque qui soutint, en défendant la chrétienté, des guerres effroyables oubliées aujourd'hui ; placé à l'Orient, comme le champion de l'Europe, sans cesse occupé à tenir tête aux Mongols, aux Cumans et aux Turcs ; obligé, après la funeste journée de Mohacz, de choisir entre le joug ottoman et la domination autrichienne, et versant son sang, pendant trois siècles, pour des querelles qui ne sont pas les siennes.

Ouvrons les annales de la Hongrie, et parcourons quelques scènes du rôle qu'elle a joué en Europe.

C'est à saint Etienne que l'histoire commence. Des descendants d'Arpad, il fut le premier qui porta le titre de roi, l'ayant reçu de la cour de Rome. Etienne fut apôtre et législateur ; à ces deux titres, profondément respecté, son nom est encore populaire en Hongrie. Longtemps ses institutions restèrent debout ; c'est qu'elles étaient fondées sur le génie national ; elles consacraient l'union intime de la noblesse, du clergé et du souverain, le concert de leurs opérations, l'échange de leur autorité, l'ensemble de leurs mouvements.

Etienne fut, après sa mort, mis au nombre des saints. On conserve à Bude sa main droite, comme une précieuse relique.

Comment faire comprendre le culte dont sa couronne a été et est encore l'objet de la part des Hongrois ? C'est leur palla-

* Voir les livraisons de l'Album de Novembre et Décembre 1849, et Février 1850.

Etienne avait semblé reconnaître la suprématie du saint-siège. Boniface VIII appela au trône vacant Charles Robert de Naples, ou Carobert. Les mœurs dissolues du midi de l'Europe pénétrèrent en Hongrie sous l'insolent patronage de ce monarque. La lassitude des Hongrois, épuisés par de longues guerres, ne leur permit pas de résister au nouvel ennemi qui se présentait à eux sous une forme aussi séduisante. Les baladins envahirent le palais de Bude, les danses succédèrent aux orgies, les jeunes nobles gaspillaient en stériles prouesses, dans des passos d'armes, le courage que leur avaient transmis leurs ancêtres. Carobert, ayant osé toucher à leurs privilèges, se perdit. Quelques magnats conspirèrent. Le roi n'échappa au fer des assassins que pour tomber dans les pièges que lui tendirent les Valaques. Longtemps il erra d'asile en asile, expiant dans la misère ses premières fautes. Mais par une révolution assez fréquente dans l'esprit des Hongrois, et qui donne une belle idée de leur caractère, la nation, touchée de son infortune, oublia sa haine, et rappela celui qu'elle avait naguère expulsé. L'adversité porta ses fruits. Charles crut devoir mériter par des conquêtes l'amour d'une nation guerrière. Il subjuguait la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Bulgarie, la Serbie, la Cumanie et une partie de la Russie. Il mourut couvert de gloire.

Louis Ier, son fils, guerrier plus habile et plus heureux encore, après avoir vaincu les Saxons, puni les Valaques révoltés, et chassé les Tartares qui couvraient déjà les frontières de la Hongrie, alla porter en Italie ses armes victorieuses, pour venger la mort de son frère André, roi de Naples, assassiné par le prince de Tarente aux instigations de la reine, la trop fameuse Jeanne de Naples.

Casimir le Grand venait de mourir; la nation polonaise, d'une voix unanime, offrit à Louis la couronne; il l'accepta. De ce jour, les Hongrois firent avec les Polonais une alliance consacrée tantôt par la gloire, tantôt par le malheur, et qui teignent pas; peuples voisins, moins encore par la géographie que par leur caractère et leurs institutions, l'histoire nous les montre traversant ensemble des périodes glorieuses, sous des rois communs, et tombant pour les mêmes causes. Née sur les champs de bataille, à l'ombre de la croix, leur alliance survécut à leur chute. Au jour du réveil, ils se sont levés, la main dans la main, armés contre la même oppression.

Le Polonais et le Hongrois sont frères,
Qu'ils aient en main les sabres ou les verres,

Disait le refrain d'une vieille chanson magyare.

Roi de deux nations libres, Louis sut s'en faire aimer malgré les atteintes fréquentes qu'il porta à leurs libertés. En Hongrie, il modifia les lois, substitua la raison aux préjugés, abrégé les procédures, abolit le jugement de Dieu par le feu, protégea les arts, s'entoura de savants; et le fut lui-même.

Par reconnaissance, la nation lui donna pour successeur sa fille Marie. Elle fut proclamée roi, titre qui avait pour but de lui rappeler que, quoique du sexe féminin, elle devait apporter sur le trône les vertus qui sont l'apanage de l'homme.

La branche de Luxembourg, entée sur celle d'Anjou, la continua dans la personne de Sigismond Ier, époux de Marie. La figure de ce monarque se dessine sombre et inexorable

au milieu des guerres religieuses dont l'Allemagne et la Bohême furent le théâtre. Jean Huss et Jérôme de Prague expirèrent sur un bûcher en poussant un cri de vengeance auquel répondirent des soldats fanatiques. Alors paraît Jean de Trow, plus célèbre sous le nom de Jean de Ziska. Redoutable pendant sa vie, il l'est encore après sa mort. Sa peau, transformée en tambour, sonne terrible à l'oreille de l'ennemi, et sème l'effroi dans ses rangs.

Pendant que ces luttes acharnées épuisaient la Hongrie, et que l'Occident tout en feu voyait la France soulevée contre les Anglais, ses conquérants, l'Espagne occupée à batailler avec les Maures, l'ambitieuse maison d'Autriche travaillant à son agrandissement, et l'empire des Grecs agité par des discussions théologiques, un nouvel ennemi s'élançait des steppes de la haute Asie, des frontières de la Perse et de la Chine. Mélange de Tartares et de Slaves, les Turcs ou Osmanlis, armés de cimenterres et de sabres recourbés, le turban et le croissant fatal au front, les janissaires ou soldats de la jeunesse, les spahis et les piades, conduits par Bajazet, dit le Foudre, sont aux portes de Constantinople. L'empereur Manuel Paléologue est réduit aux dernières extrémités: l'Europe s'émeut enfin. Cent vingt mille hommes se rassemblent sous les ordres de Sigismond de Hongrie. "Que pourrait craindre, s'écrie-t-il, une telle armée? Le ciel même tomberait qu'il y aurait assez de lances pour le soutenir." Il n'y en eut pas assez pour vaincre les Turcs. Malgré des prodiges de valeur de la part des chrétiens, la bataille de Nicopolis fut perdue (1396). Bajazet, victorieux, s'abandonna à la férocité de son caractère, et fit passer les prisonniers au fil de l'épée. Il fallut que ses Omrahs se jettassent à ses genoux pour obtenir la cessation du carnage.

C'en est fait; un dernier cri de détresse est parti de Constantinople. Trois cent mille barbares entrent dans ses murs; la ville est saccagée et déserte, Sainte-Sophie changée en mosquée, et les chrétiens traînés en esclavage. Chevaliers, qui naguère juriez Dieu, la Vierge, les saints et *votre faisant*, que vous iriez combattre les infidèles, votre ardeur a peu duré. Courage, bataillez sans relâche pour de vils intérêts. Vous n'étiez pas dignes d'être les champions de la chrétienté. Le Christ voulait d'autres soldats.

En ce temps-là, comme disent les Hongrois, il fut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. On le vit tout à coup sortir de la Valachie, se jeter entre l'Europe et l'islamisme, dix fois battre les Turcs en bataille rangée, quatorze fois les surprendre au dépourvu, et toujours revenir apportant aux pieds de la mère de Dieu les étendards pris sur l'ennemi. C'était l'intrépide ami du franciscain Capistran, le chevalier Blanc de Commines, le diable des Turcs, en un mot, Jean Hunyade Corvin.

Un nuage, que l'histoire est impuissante à dissiper, couvre son berceau: il faut donc avoir recours aux chroniques populaires.

En l'année 1392, disent-elles, vivait en Valachie un boyard de la famille des Paléologue, dont la fille était d'une rare beauté. On la nommait Elisabeth Mirosmar. Le roi Sigismond, attiré par la guerre en cette province, s'éprit d'amour pour elle, et en fut payé de retour. Mais la campagne recommença bientôt. Elisabeth dit au roi: "Quelle sera la des-

tinée de notre enfant ? Garderez-vous seulement le souvenir de votre servante ?” Sigismond, touché, lui remit un anneau d’or, pour qu’elle pût toujours arriver jusqu’à lui et lui rappeler les moments qu’il avait passés avec elle. Puis il l’embrassa et alla guerroyer.

Trois ans après, Elisabeth voyageait sur la route qui conduit à Bude, avec l’un de ses frères et son enfant, garçon d’une belle mine. Elle avait pensé que Sigismond serait content de le voir, et partant, elle le lui amenait. Il arriva qu’étant fatiguée elle s’arrêta près d’un ruisseau et se mit à y laver son linge. L’enfant jouait sur le bord avec l’anneau royal. Tout à coup il pousse un cri : un corbeau avait pris la bague dans son bec, et s’était perché sur un arbre, en face. Le frère d’Elisabeth accourt, bande son arc et tire. Mais il a mis trop de précipitation. Déjà l’oiseau effrayé s’envole. Nourripelle angoisse pour la pauvre mère ! Plus d’espoir ! ses peines étaient perdues ; les promesses du roi désormais inutiles ; et son fils ! elle n’osait le regarder. Une seconde flèche part : le coup porte, l’oiseau tombe, et la bague d’or est reconquise. La route s’acheva gaiement. Sigismond reconnut l’anneau, combla son fils de présents et établit sa mère à Pesth. Tous les jours il le faisait venir au palais et prenait grand plaisir à jouer avec lui. Enfin, il le dota du domaine de Huniade, avec soixante villages, et voulut qu’il prît pour armes un corbeau portant dans son bec un anneau d’or, et pour noms, ceux de Huniade Corvin.

Nous entrons maintenant dans la plus glorieuse période de l’histoire de Hongrie ; ses populations guerrières apparaissent rangées en ordre de bataille, décidées à mourir pour leur foi et pour le salut de la chrétienté. Huniade est l’Achille de cette grande époque.

Après la mort d’Albert, gendre et successeur de Sigismond, le royaume hésitait entre Elisabeth, sa veuve, et Ladislas, roi de Pologne. Huniade se range au parti de ce dernier, le fait triompher, et vient arrêter les progrès des Turcs, tandis que les diversions de l’Albanais Scanderberg les ramenaient en arrière. Les princes d’Europe envoient féliciter le pauvre et brillant chevalier, et remettre entre ses mains les destinées de la république chrétienne. “Tous, dit M. de Gérando, nous devons revendiquer sa gloire ; car il fut notre rempart à tous ; sans ses victoires, les Turcs pénétraient dans l’Allemagne divisée, dans la France affaiblie, et c’en était peut-être fait de la civilisation.” Amurath se lasse d’être vaincu ; il demande la paix. Elle est jurée sur l’Evangile et le Koran.

Le calme était enfin rétabli. Ladislas jouissait des travaux d’Huniade : Julien Cesarini, ralluma son ardeur guerrière. Nulle loi, disait-il, n’obligeait les chrétiens à garder les promesses faites aux infidèles. Huniade stigmatisa avec une noble fureur ce conseil exécrable. On n’écoula pas le vieux guerrier : il dut paraître aux champs de Warna. Quand les deux armées furent en présence, le sultan prit le traité signé de la main de Ladislas, et l’élevant vers le ciel : “Dieu des chrétiens, dit-il, si tu es le vrai Dieu, venge-toi, venge-moi de la perfidie de tes adorateurs.”

Jamais parjure ne reçut un plus prompt châtiment. Les chrétiens plient de tous côtés, et Ladislas tombe frappé à mort. Mais Huniade vit pour le venger. Il accomplit sa tâche, malgré les embarras que lui suscite, pendant une tutelle

orangeuse, la haine des courtisans, malgré les habiles excursions de l’Autriche et les révoltes des Valaques unis aux Moldaves. Mahomet assiégeait Belgrade, le boulevard de la Hongrie ; Huniade se jette dans la place, soutient pendant quarante jours les plus furieux assauts, et force le sultan à donner le signal de la retraite. Ce fut son dernier triomphe. Quelques jours après (le 10 décembre 1456), chargé de gloire et d’années, il terminait sa carrière à Zemplin, avec le seul regret de ne pas mourir les armes à la main.—“Attaqué d’une fièvre ardente, dit Feller, il demanda les sacrements avec une vive foi, et rempli de sa force accoutumée jusqu’en expirant, il se fit porter à l’église pour y recevoir le saint viatique, disant qu’il n’était pas convenable que le maître vint trouver le serviteur. Jean Capistran, son admirateur sincère et son ami fidèle en toutes les rencontres, ne le quitta point dans ses derniers moments, et le soutint par de tendres exhortations. Il fit son éloge funèbre d’un style qui annonce l’affliction la plus profonde. Toute l’Europe fut inconsolable de la perte du héros. Le pape Calixte III l’apprit en versant des larmes, et célébra pour lui le saint sacrifice, avec la plus grande solennité, dans la basilique de Saint-Pierre.”

Longtemps après, le nom de Huniade, dans la bouche des femmes turques, servait à effrayer leurs enfants. On dit que le sultan, ennemi généreux, s’était écrié : “Non, jamais, il n’y eut de plus grand homme !”

Mais l’envie, dont Huniade avait failli être la victime, s’attaqua à ses enfants. Ladislas, son fils aîné, attiré dans un piège par une royale parole, expira mutilé de cinq coups de sabre ; et Mathias, captif contre le droit des gens en Autriche, puis en Bohême, ne dut sa liberté qu’à la reconnaissance des Hongrois, qui payèrent sa rançon, et d’une voix unanime lui déférèrent la couronne. Mathias réalisa leurs espérances. Son règne fut la gloire de la Hongrie. Pendant qu’à la tête de ses houzards et de sa garde noire il combattait tour à tour les Turcs, les Allemands, les Polonais, il fonda dans sa capitale une université, deux académies, un observatoire, un musée d’antiques, une bibliothèque, alors la plus considérable du monde. Ce rival de Mahomet II parlait, comme lui, plusieurs langues ; comme lui il aimait les lettres, en conservant les mœurs des barbares. Il avait accepté, dit-on, l’offre d’un homme qui se chargeait d’assassiner le roi de Bohême ; mais il rejeta avec indignation la proposition de l’empoisonner : “Contre mes ennemis, dit-il, je ne veux employer que le fer.” Par son *Decretum majus*, il régularisa la discipline militaire, abolit le combat judiciaire, défendit de paraître en armes aux marchés, ordonna que les peines ne seraient plus étendues aux parents du coupable, que ses biens ne seraient point confisqués, etc. Aussi grand capitaine que Huniade, aussi heureux dans la guerre, il fut moins équitable et plus ambitieux ; élément lorsqu’il était maître de ses sens, et cruel lorsqu’il se laissait emporter par la fureur. Un proverbe hongrois suffit à son éloge : “Après Corvin, plus de justice.”

On lit sur sa tombe ces vers, qui ont inspiré à Pope l’épigramme de Newton.

Corvini brevis hæc urna est, quem magna fatentur
Facta fuisse deum, fata fuisse hominem.

Avec ce prince la chrétienté perdit son défenseur, la Hon-

grie ses conquêtes et sa prépondérance politique. La civilisation qu'il avait essayé d'introduire dans ce royaume fut ajournée pour plusieurs siècles.

Les Turcs reparaissent. Une fois encore ils sont taillés en pièces. Dans les défilés de la *Tour rouge*, deux mille paysans écrasèrent une armée d'Osmanlis ; mais l'heure fatale à l'indépendance hongroise allait sonner.

Soliman Ier., vainqueur de Rhodes, surprit tout à coup les Magyars au sein de la mollesse et des plaisirs où les avaient plongés les premiers jours du règne de Louis II. Il accourait pour venger une insulte faite à son ambassadeur. Le sabre ensanglanté est promené par tout le royaume : nobles et paysans répondent à cet appel aux armes. Vingt mille combattants couvrent la plaine de Mohacz. L'intrépide archevêque de Gran, Tomory, est à leur tête. Il ordonne aux houzards d'attaquer l'armée turque, dont les mouvements du terrain lui cachaient les forces. Louis II fond sur les janissaires et les met en fuite ; mais au moment où il croit en finir avec l'ennemi, il se trouve sous le feu de quarante pièces de canon ; il disparaît dans un tourbillon de fumée. On retrouva son cadavre dans un marais voisin du champ de bataille. Un grand nombre de magnats, dix-sept évêques, et vingt-trois chevaliers de Malte avaient péri glorieusement.

La vicille et héroïque patrie des Magyars venait de succomber. Les poètes nationaux ont chanté cette funeste journée ; et les fictions se sont tellement mêlées à la vérité, que la tradition suivante est devenue, pour ainsi dire, authentique.

Le matin même du combat, un chevalier d'une haute taille, d'une maigreur presque transparente, et dont les yeux lançaient des éclairs, se présente devant la tente royale. Les sentinelles le repoussent d'abord ; mais son insistance et son extérieur étrange les engagent à prévenir le roi de ce qui se passe. Louis, ne voulant point recevoir lui-même le visiteur, députe auprès de lui son écuyer dont le costume, égal en richesse à celui du souverain, pouvait faire illusion à un homme, selon toutes les apparences, étranger à la cour. A la vue de cet officier, l'inconnu s'écrie d'une voix terrible : "Tu n'es pas le roi ! Louis dédaigne de m'entendre ! qu'il tremble donc ! son dernier jour est venu..." A ces mots, il part au galop, répandant autour de lui une forte odeur de soufre.

Ainsi Brutus avait vu, aux champs de Philippes, un fantôme lui prédire sa mort.

Les Turcs vainqueurs s'avancèrent jusqu'à Bude, qui offrait à leur avidité des richesses à piller, à leur fureur gothique des chefs-d'œuvre à détruire. La Bibliothèque et le Musée, ouvrages de Mathias, furent en partie brûlés ; d'admirables statues de bronze employées à fondre du canon. Quand il n'y eut plus d'ennemis à massacrer, on égorga les femmes, les enfants, les vieillards. Des rives de la Drave à celles de Raab, tout le pays fut ravagé par le fer et le feu. Soliman contempla d'un œil satisfait ce théâtre de destruction, où sa cruauté ne laissait rien de vivant.

La mort du capitaine Dobozi, épisode de ces jours sanglants, est souvent reproduite par des estampes grossièrement enluminées. Echappé au fer des Turcs, il fuyait à cheval, son épouse derrière lui. Cette femme généreuse voit accourir les Turcs... Oh ! qu'en ce moment elle déteste les charmes qui peuvent lui sauver la vie ! comme elle frémit d'horreur

en se sentant destinée aux plaisirs de quelque pacha ! Plût à mille morts !... "Tue-moi, dit-elle à Dobozi, qui ne lui réponds qu'en pressant son cheval.

Mais déjà les Turcs les enveloppent. Se jetant à terre, elle s'écrie : "Vois de quelle main tu veux que je périsse." Dobozi pâlit, prend son arc en tremblant, place le javelot sur le cœur de son épouse, et le lance en détournant les yeux. Alors, tirant son sabre, il court aux Turcs, en renverse plusieurs, et tombe frappé d'un coup mortel.

Soliman fut chassé par la famine, qui était son ouvrage. La Hongrie perdit 200,000 habitants, massacrés ou réduits en servitude.

On l'a dit, et avec raison : l'histoire des Hongrois finit brusquement à Mohacz, comme celle d'un héros frappé à vingt ans. Nous ne suivrons pas les convulsions de cette longue agonie. Alors le royaume se trouva dans une déplorable situation ; de deux maux il eut à choisir l'un, ne sachant pas au juste quel serait le pire, ou l'alliance avec l'Autriche, ou le protectorat turc. Quelques voix s'élevèrent en faveur de ce dernier parti. Mais pouvait-on raisonnablement s'y arrêter ? Il y avait entre les deux peuples trop de différences ; leurs mœurs, leurs lois, leurs religions étaient incompatibles. La couronne de Hongrie fut donc rendue héréditaire dans la famille d'Habsbourg-Lorraine. Mais l'empereur, souverain sans contrôle à Vienne, devait, à Presbourg, partager l'autorité avec la Chambre des nobles et celle des magnats. Ce traité fut conclu à regret (1526). Chacun prévoyait que le pouvoir absolu tenterait d'étouffer les libertés hongroises sous le réseau de son administration, et dès lors le recours aux armes était inévitable.

Ces prévisions se réalisèrent bientôt. Ferdinand II et Léopold furent les premiers infracteurs du traité. Des guerres d'indépendance et de religion ensanglantèrent le sol hongrois. Bethcsm Gabor, les Tékéli, et Georges Rakotsi, tinrent tête à l'Autriche, et plus d'une fois lui dictèrent des conditions.

Le nom que les Hongrois ont donné à l'insurrection commandée par Rakotsi montre avec quel enthousiasme ils combattaient. On l'appelle la *Croisade*. Les armes étaient marquées aux initiales P. P. L., *pro Patriâ et Libertate*. Tout à coup, par suite des révolutions opérées en Europe, les Hongrois virent le moment où la maison d'Autriche, si fatale à leur liberté, allait être écrasée à son tour. L'occasion se montrait belle pour exclure à jamais les étrangers du trône, rétablir les anciennes lois ou s'en donner de nouvelles. Aussitôt les Magyars accoururent à Presbourg. Sans doute ils vont déclarer leur indépendance, élire un chef de leur nation, et briser le traité contre la violation duquel ils ont protesté par deux siècles de séditions et de haines... Les nobles et les magnats sont réunis au Landhaus ; la foule assiège les portes et les tribunes... Entrons à la diète avec elle.

Mais quel spectacle inattendu ! Sur les degrés du trône s'avance une femme, belle de jeunesse et d'énergie. D'une main elle tient un enfant qui s'étonne ; l'autre, tendue vers l'assemblée, est ouverte comme pour sceller un pacte. Cette femme ne commande point, mais elle ne paraît pas supplier. A la richesse de ses vêtements, au manteau qui couvre ses épaules, à son air calme et intrépide, aux regards fermes de ses yeux bleus, à la coupe masculine de son profil autrichien,

qui n'aurait reconnu l'héritière de Charles VI, Marie-Thérèse ?

Fuyant devant les armées réunies de Frédéric II, de Louis XV, et des rois d'Espagne, de Sardaigne et de Pologne, qui marchent déjà sur Vienne ; n'ayant pas une ville pour "faire ses couches", la fille des Césars venait se présenter à la diète avec une noble confiance dans la magnanimité du caractère hongrois.

"Abandonnée de mes amis, dit-elle, persécutée par mes ennemis, attaquée par mes plus proches parents, je n'ai de ressource que dans votre fidélité, dans votre courage et dans ma constance. Je mets en vos mains la fille et le fils de vos rois, qui attendent de vous leur salut..."

Ces paroles, dites en latin, électrisent l'Assemblée. Tous

les députés se lèvent ; quelques-uns s'élancent jusqu'aux marches du trône, comme un flot envahisseur, que domine fièrement la tête de l'impératrice. Le sabre à la main, les larmes aux yeux, les Hongrois n'ont tous qu'un cri : "Mou-rons pour notre roi Marie-Thérèse !" Serment sublime, et qui fut tenu...

Ainsi sauvée, l'Autriche reprit son rang en Europe ; mais elle oublia bientôt la générosité de son alliée. Que dis-je ? ce souvenir lui est devenu à charge.

L'Autriche a trop médité et trop bien pratiqué ce que dit Tacite.

"La reconnaissance fait le malheur des peuples."

H. DAVID.

LA FIN PROCHAINEMENT.

OCTILIE,

CHRONIQUE FLAMANDE,

I.—LE VASSAL.



ON père, hâtez-vous ! un moment de retard c'est la mort, et la mort sans confession !"

Ainsi parlait au portier de l'abbaye des Dunes, un vieillard pauvrement vêtu et qui semblait avoir fait une longue course en bravant la nuit et la tempête.

Le portier s'inclina et rentra dans l'intérieur de la maison. Au bout d'un demi-quart d'heure d'attente, le vieillard vit poindre une lumière au fond du cloître, qui, placé près de la porte d'entrée, environnait de ses sombres arcades une cour gazonnée où l'on entendait tomber l'eau du ciel. La lumière approcha, et l'on put voir un religieux, vêtu de la robe blanche de Cîteaux, qui marchait la tête nue et dans un respectueux recueillement. Il vint vers le vieillard, et lui dit à voix basse :

"Conduisez-moi, je vous suis.

— Mais, révérend père, n'allez-vous pas au moins vous couvrir la tête ?.. Entendez comme la pluie tombe ! C'est le coup de vent du jour des Morts..."

Le prêtre secoua la tête et entr'ouvrant son froc, il laissa voir une bourse de velours rouge qu'il portait respectueusement sur sa poitrine, et qui contenait les saintes huiles et l'hostie consacrée. A cette vue, le vieux Flamand se découvrit à son tour, et honora la présence de son Dieu par une profonde génuflexion.

"Partons !" dit le religieux.

Le vieillard, que nous nommerons Guido, prit une grande lanterne de corne, et marchant devant son compagnon, il tâcha d'éclairer la route. La nuit était affreuse. La mer du Nord, pressée par un vent impétueux, soulevait ses vagues

énormes, qui déferlaient sur la grève avec des plaintes sinistres et de sourds gémissements, et quoique le chemin des dunes, que suivaient les voyageurs, fût élevé au-dessus du niveau de la mer, ils voyaient souvent les flots venir se briser à leurs pieds comme des monstres dont la gueule béante vomissait des masses de blanche écume. Une teinte uniforme et sombre couvrait l'horizon ; la pluie tombait, pressée et incessante, et le vent mêlait ses cris stridents à ce bruit monotone. La robe du religieux, la peau de bique qui couvrait les épaules du pauvre Guido ruisselaient d'eau, mais ni l'un ni l'autre ne ralentissaient le pas. Le prêtre pria à voix basse et suppliait le maître des orages, qu'il portait caché sur son sein, de lui frayer la route jusqu'au chevet du mourant qui l'attendait. Enfin, Guido s'écria :

"Voilà Furnes ! je vois les lumières des maisons. Descendons par ce sentier ; dans cinq minutes nous serons à la maison de Gilbert ! Notre-Dame des Dunes fasse qu'il soit encore temps !"

Ils se hâtèrent, et franchissant les rues de la ville maritime plongée dans le sommeil, ils arrivèrent auprès d'une pauvre cabane, bâtie dans un quartier isolé ; une pâle lumière brillait à l'étroite fenêtre... Guido frappa ; une vieille femme ouvrit la porte et s'écria :

"Ah ! révérend père, c'est Dieu qui vous amène... Gilbert vous attend pour mourir."

Le religieux, bénissant Dieu, franchit le seuil et se trouva dans une chaumière où tout portait les traces d'une extrême misère et d'un long abandon. Les meubles étaient rares et grossiers ; mais au-dessus de la cheminée, on voyait attachés un haubert et un marion, une épée à deux mains et une dague, entretenus soigneusement. Le possesseur de ces armes gisait dans un coin de la chambre sur quelques planches cou-

vertes de paille. C'était un homme jeune encore, qui semblait d'une constitution mâle et robuste ; mais malgré sa force et sa jeunesse, la main de la mort l'avait frappé. Assis sur son séant, il jetait devant lui de sombres regards, et ses mains s'égarèrent convulsivement sur le vieux manteau qui couvrait sa couche. Le religieux s'avança vers le mourant, mais soudain celui-ci se souleva, regarda le moine de ses yeux hagards et s'écria :

« Elle ! encore elle !... Oh ! sauvez-moi ! »

Et il cacha son front dans ses mains, comme pour se dérober à la vue d'un objet terrible. Le père Eusèbe fit un signe à la vieille femme et au vieux Guido, le charitable voisin qui l'avait amené ; ils se retirèrent. Alors, s'approchant du lit, le moine prit la main de Gilbert et lui dit :

« Que craignez-vous, mon frère ! C'est un ami que Dieu vous envoie, ou plutôt votre Dieu vient lui-même vers vous pour vous soutenir dans les derniers combats. Prenez courage, et avec la grâce de l'Esprit-Saint, tâchez de m'ouvrir votre conscience ! »

Gilbert retira sa main, la connaissance parut lui revenir, et regardant le religieux avec l'expression d'une fermeté sombre, il répondit :

« Prêtre, je n'ai rien à te dire.

— Mais, mon frère, mon cher frère, vos instants sont comptés... Avant que de paraître devant le souverain juge, déposez le fardeau de vos fautes et recevez dans votre âme le sang de Jésus-Christ ! Je vous supplie de ne pas me repousser !

Gilbert repartit avec une violence effrayante :

« Je ne parlerai point !... je l'ai juré !... mes lèvres sont scellées !... Esprits d'enfer ! je n'ai rien à vous dire... vous me connaissez... faut-il que je vous avoue ce crime auquel vous m'avez poussé ?... Des juges !... des tortures !... je ne parlerai pas... je connais mon devoir de vassal... je ne parlerai pas !

— Mon ami ! s'écria Eusèbe épouvanté, votre maître lui-même vous ordonnerait de parler.

— Mon maître ! ah ! ah ! dit Gilbert, avec un rire farouche, le noble Berthold ? non ! non ! il sait bien que son écuyer mourra et se taira... Mais qui es-tu ? s'écria-t-il avec terreur et en fixant le moine penché sur lui, est-ce toi ?... Oh ! ne m'approche pas ! ne me montre pas ta robe blanche, mouillée par l'eau de la fontaine... Qui parle de fontaine !... Jettez-vous une femme noble dans une mare pour la noyer ? Ah ! ah !

Mais aussitôt, étendant les bras dans l'ombre avec un geste d'effroi, il reprit d'une voix basse :

« Ne m'approche pas ! va vers ton époux !... Est-ce moi qui ai commandé le meurtre ? est-ce moi qui ai donné de l'or à l'assassin ? est-ce moi qui te haïssais, enfin ? Va vers le noble Berthold, va, Godelive !... moi, je n'ai fait que lui obéir ! »

Le père Eusèbe essaya d'interrompre ce délire, et montrant le crucifix au malheureux vassal, il lui dit :

« Au nom de Jésus-Christ, mort sur la croix pour vous, confessez et détestez vos crimes, et recevez-en l'absolution ! mon frère, il vous reste un moment !

— Je ne parlerai pas ! je ne trahirai pas mon maître... Eloigne-toi, Godelive, le froid de tes vêtements me glace ! Pourquoi me regarder avec des yeux suppliants ? il n'y a rien de commun entre nous... toi, au ciel, moi... »

Il n'acheva pas, et plongea son front sous la couverture de son lit. Le prêtre le découvrit, mais ses lèvres n'avaient plus de souffle, la poitrine n'avait plus de battements... tout était fini. Le père Eusèbe se prosterna, puis courbant le front vers la terre, il pria jusqu'au matin.

II.—LA MÈRE AUX SAULES.

Parmi tous les seigneurs de la Flandre, nul ne semblait plus favorisé des dons de la fortune que le noble Berthold. Son lignage était antique et pur, ses richesses considérables, sa renommée sans tache, car il possédait les deux vertus de son époque, la bravoure et la libéralité. Il avait eu pour épouse la belle et pure Godelive, fille du comte de Boulogne ; mais elle avait péri à la fleur de ses ans, d'une manière mystérieuse, et qui, plus d'une fois, durant les soirs d'hiver, faisait l'objet des timides conversations des serfs et des valets ; une seconde femme l'avait rendu père d'une fille, nommée Otilie. Cette enfant belle et charmante, était pourtant, depuis son premier jour, un objet d'affliction pour ses parents : elle était frappée de cécité. Depuis ces deux événements, depuis la mort de Godelive et la naissance d'Otilie, le sourire avait fui des lèvres de Berthold, et la sérénité semblait bannie de son âme. Dans les banquets, sa coupe demeurait toujours pleine, il opposait à la gaieté, aux chants, aux rires de ses compagnons, un front de marbre, une bouche éternellement morose et des regards toujours tristes et rêveurs. A la guerre, tantôt il se laissait emporter par une fureur indomptée, tantôt il semblait qu'une terreur secrète glacât son bras et son cœur. Il aimait tendrement sa fille, et parfois il l'éloignait de lui, comme si la vue de cette innocence et de ce malheur eussent évoqué à ses yeux des souvenirs funestes ; enfin, nulle part le repos n'existait pour son âme, ni au pied des autels, qu'il cherchait et fuyait tour à tour, ni sur le chevet de sa couche, confident de ses rêves inquiets et de ses veilles sinistres, ni au conseil, ni au combat, et le plus misérable de ses vassaux, le voyant passer, pâle et sombre, silencieux comme un fantôme au milieu des vivants, pouvait dire : « Loué soit le Dieu de Job et de Lazare ! je suis plus heureux que cet homme-là ! »

Or, par une belle journée d'automne, Otilie, alors âgée de douze ans, se trouvait dans une salle du château de Ghistelle, qu'elle habitait avec ses parents. Elle était entourée de plusieurs jeunes filles, compagnes de son âge, que l'on rassemblait autour d'elle pour égayer la triste nuit de son infirmité. Otilie était plongée dans un grand fauteuil, auprès d'une haute fenêtre par où arrivaient les rayons pâles et voilés du soleil. Seule, elle était triste et inactive : autour d'elle, ses amies abrégèrent les heures par leurs industrieux travaux. Les unes filaient la laine et le lin, une autre brodait une robe destinée à parer, à la Noël prochaine, la statue de Notre-Dame ; deux autres parcouraient un curieux manuscrit, semé de lettres fleuries, brillantes et colorées comme les roses au mois de mai. Toutes étaient gaies et animées : sur Otilie seule pesait le faix et l'ennui du temps. Une de ces jeunes filles s'aperçut de son accablement (c'était la plus pauvre et la plus humble d'entre elles), et s'approchant d'Otilie, elle lui dit avec douceur :

« Damoiselle, vous semblez avoir souci ? que pouvons-nous faire céans pour vous distraire ?

Hélas ! ma mie, je n'en sais rien !

— Voulez-vous que je vous conte l'histoire du saint moine Winos, qui se rendit ermite au bord de la mer ?

— Je la connais,

— Vous plaît-il d'entendre le beau fabliau de messire Lyderic, qui a fondé la châtellenie de Lille ?

— Non pas... tout me déplaît... Ah ! Ludwine, si le bon Dieu voulait me permettre de voir, je ne m'ennuierais jamais !

— Eh bien, dit Ludwine avec une inspiration soudaine, il faut venir le demander à Madame Marie, mère de Dieu, et notre chère Dame... Son image est là-bas, dans le creux d'un chêne ; j'y vais prier souvent. Venez, venez, damoiselle !

— Je le veux bien ! s'écria Otilie soudain ranimée ; je n'ai pas de permission à demander : ma mère est à Bruges, et mon père est à la chasse. Venez, Ludwine."

Les deux jeunes filles mirent leurs capes, et franchirent les cours, les fortifications et le pont-levis. Le pays était en paix, la baronnie habitée par des vassaux fidèles, on les laissa donc aller librement. Elles traversèrent les champs dépouillés de leurs ondoyantes moissons, les prairies sur lesquelles planait une vapeur blanche et diaphane, que le soleil aspirait sans pouvoir la dissiper, et elles arrivèrent enfin à l'entrée de la forêt de Ghistelles. Les chênes séculaires, qui peut-être avaient vu passer les armées romaines, s'élevaient comme des monarques au-dessus des sapins, frêles et tristes, et des genêts, des bruyères, des myrtils que le sol de cette partie de la Flandre produisait en abondance ; tout était silencieux. Les premières rigueurs de l'automne étouffaient le gazouillement des oiseaux ; ils ne chantaient plus, mais ils volaient d'un air empressé sous le feuillage jauni, et becquetaient les fruits rouges du sorbier, les mûres des ronces et les baies du génévrier. Les jeunes filles s'avancèrent sous une avenue ombreuse, mais Ludwine cherchait en vain le grand chêne qui renfermait dans ses flancs moussus la sainte image qu'elle aimait à invoquer. Otilie avait répété plusieurs fois :

Sommes-nous bientôt à ta petite chapelle ?

— Damoiselle, dit enfin Ludwine, je crois que je me suis trompée... il faudra revenir sur nos pas... la bonne Notre-Dame est là bas, à droite.

— Oh ! ma mie, je suis bien lasse, je voudrais me reposer quelque peu.

— Eh bien, damoiselle, je vais vous conduire sous ce grand saule, là bas... il laisse traîner ses branches jusque dans l'eau de la fontaine, une belle fontaine où les nuages se mirent... Vous vous assiez sur le gazon, et j'irai vous chercher des mûres et des noisettes. Venez !"

La jeune aveugle suivit sa conductrice ; celle-ci l'installa sur le gazon, raz et touffu comme du velours, arrangea autour d'elle les plis de sa cape, et puis vive, forte, alerte, se mit à courir pour dépouiller les buissons de leurs fruits sauvages. Otilie demeura seule. Elle était accablée de fatigue et de soif, et il semblait que les feux rosés du soleil mourant vissent se refléter sur ses joues. Appuyée contre le tronc du saule, elle écoutait le murmure de la fontaine... tout à coup, l'idée lui vint de plonger ses mains dans cette eau pure, et d'en rafraîchir son front et ses lèvres. Elle s'avança avec dextérité et prudence, sans intérieurs que le ciel a donnés aux aveugles ; elle s'agenouilla au bord du ruisseau dont l'har-

monieux murmure enchantait son oreille ; elle avança sa main... qui rencontra d'abord les racines chevelues et traînantes des germandrées, et se mouilla enfin au contact glacial de l'eau. Otilie humecta aussitôt son front et ses joues ; mais à peine les gouttes limpides eurent-elles touché ses paupières, qu'elle poussa un cri qui frappa les profondeurs de la forêt. Ludwine accourut aussitôt ; elle trouva sa compagne à genoux, au bord de la fontaine, les mains jointes et les yeux levés au ciel, dans une attitude d'extase et de contemplation.

— Damoiselle, qu'avez-vous ? s'écria Ludwine effrayée.

— Ludwine ! je vois... je ne suis plus aveugle !... le jour s'est fait !... Je te vois, tu es là !... Voilà la fontaine ! voilà des arbres, et voilà le ciel... le beau ciel... O mon Dieu ! c'est donc bien vrai !"

Ludwine, muette d'étonnement, s'approcha, prit les mains d'Otilie, et la contempla avec admiration. Ses yeux étaient ouverts... ils avaient des regards et des étincelles, ils souriaient à travers les larmes, et toute son âme se reflétait dans leurs transparents miroirs.

— Oh ! damoiselle ! c'est un miracle ! dit Ludwine d'une voix basse et profondément émue. Prions Dieu !"

Elles se mirent à genoux, et levèrent les mains au ciel ; mais elles ne purent parler, le bonheur était trop fort pour leur frêle nature. Enfin Otilie baisa la terre, et dit : "Toute ma vie, ô mon Dieu ! je vous servirai..." Puis, se relevant : "Viens, dit elle, allons vers mon père, il me dira comment je dois remercier Dieu... Viens !"

Elle jeta encore un regard sur la fontaine, aux eaux mystérieuses et bénies, et se remit en chemin. Sa fatigue était oubliée, son pas devenait de plus en plus rapide ; elle répétait sans cesse à Ludwine : "Oh ! que mon père sera heureux !" Et l'idée de ce bonheur si prochain, si complet, activait encore sa marche légère. Enfin elles aperçurent le manoir de Ghistelle, dont les tours grises se confondaient avec les teintes d'un ciel nébuleux. Une des salles était fortement éclairée, et ses hautes fenêtres brillaient, ardentes au milieu des ombres du soir ; "Mon père est là ! dit Otilie ; allons le trouver."

III.—LA SALLE DU BANQUET.

Les joyeux chasseurs étaient bruyamment la Saint-Hubert, autour d'une table qui pliait sous le poids des coupes, des hanaps et des plats d'argent où fumait la venaison. Au haut bout de la table, au-dessus de la nef, était assis le maître du château, Berthold de Ghistelle. Seul, il ne partageait point la gaieté générale ; appuyé contre le dossier de sa chaise sculptée, les yeux baissés, il jouait nonchalamment avec sa dague, et ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos de guerre et d'amour qui s'échangeaient parmi les convives. Il tressaillit pourtant à une parole qui venait d'arriver jusqu'à lui : un vieux chevalier racontait une histoire de chasse :

... "Et mon épieu cloua la bête contre terre... c'était auprès de la mare aux Saules."

Berthold, à ce mot, s'agita et pâlit comme s'il eût reçu un coup mortel. De l'autre bout de la table, un chasseur lui dit : "Est-il vrai, messire, que Gilbert, votre bon écuyer soit mort ? Par Notre Dame ! c'était un fier soldat !"

Berthold n'eut pas la peine de répondre, la porte s'ouvrit,

les serviteurs reculèrent, étonnés comme à la vue d'une apparition merveilleuse... C'était Otilie, belle comme un séraphin, animée d'une émotion sainte, traversant la salle d'un pas ferme et rapide. Elle vint tomber aux pieds de son père, qui s'était levé en la voyant, et s'écria :

« Mon père, bénissez Dieu ! il m'a rendu la vue !... regardez-moi et louez le Seigneur ! »

A ces mots, tous s'étaient levés en tumulte ; Berthold, dans un transport de joie sauvage, avait saisi sa fille, la pressait contre sa poitrine, l'éloignait pour la mieux voir, la contemplait, la dévorait des yeux et la couvrait de baisers et de larmes. Elle, suspendue à son cou, le regardait avec tendresse et répétait :

« O mon père ! je ne savais pas qu'il fût si malheureux d'être aveugle ! mais, parlez-moi ? êtes-vous content ? Que ma mère n'est-elle ici ! »

— Ah ! dit-il d'une voix étouffée, c'est le premier instant de bonheur depuis... Mais comment la miséricorde de Dieu s'est-elle manifestée ?

— J'étais allée dans la forêt pour y prier la Sainte-Vierge, et, fatiguée, je m'étais assise auprès d'une fontaine... j'ai puisé de l'eau et j'ai lavé mes yeux... aussitôt ils se sont ouverts... j'ai béni Dieu et je suis accourue...

— Oui, messire, c'était à la mare aux Saules ! » dit Ludwine qui avait suivi son amie.

A ces mots, Berthold tomba à genoux, comme foudroyé. Son front altier se courba vers la terre, et il s'écria d'une voix profonde :

« Oh ! Godelive ! c'est donc ainsi que tu te venges ! »

— Mon père ! qu'avez-vous ? s'écria Otilie en voulant l'enlacer de ses bras.

— Eloigne-toi ! dit-il, éloigne-toi ! pauvre enfant ; le crime de ton père est assez grand pour flétrir même ton innocence... »

Otilie avait reculé, épouvantée ; tous se taisaient... Berthold restait prosterné ; il releva enfin la tête, et dit :

« Qu'on ouvre les portes, que tout le monde entre, serfs et valets ! qu'on aille chercher l'aumônier du château ! Et vous, barons, chevaliers, mes hôtes et mes compagnons, demeurez !... ce que j'ai à dire doit être public. »

Les portes étaient ouvertes, déjà la salle était remplie des vassaux et des manants qui voulaient voir Otilie, la jeune aveugle, que la main de Dieu venait de guérir ; l'aumônier arriva à son tour... Quand Berthold le vit, il étendit la main... un silence profond, terrible, régna aussitôt : le châtelain était pâle, humilié ; il avait, par un mouvement involontaire, rejeté

loin de lui sa dague et son épée : et, désarmé, à genoux, le front nu, il éleva la voix et dit :

« Ecoutez-moi tous : vous, prêtre, vous, compagnons de guerre et de plaisir, vous, mes soudoyers et mes vassaux, et vous aussi, Otilie ! Le ciel, par des signes visibles, m'ordonne de parler... je lui obéis ! »

Vous savez tous que j'eus pour première femme Godelive, fille d'Eustache de Boulogne... elle était belle et innocente, et pourtant je ne l'aimais point... sa pureté insultait à mes vices, sa sainteté condamnait mes crimes et sans qu'elle m'eût donné nul sujet de plainte, je la haïssais comme Satan haït les anges et les bienheureux... J'avais auprès de moi le complice des fautes de ma jeunesse, un homme qui possédait ma confiance... Chaque jour, la vertu de Godelive me semblait plus odieuse ; chaque jour, je détestais davantage et sa piété fervente, et le calme que son âme répandait sur son front... Un jour, je laissai échapper une parole... Gilbert la comprit, et, vingt-quatre heures après, Godelive, surprise dans une de ses promenades solitaires, seul plaisir que je lui eusse laissé, fut plongée dans la mare aux Saules... Elle périt en priant pour moi, et son cadavre gardait encore le sourire de paix que rien n'avait pu effacer ! Oh ! mais Dieu l'a vengée ! Godelive, morte, pâle, glacée, m'a suivi dans les fêtes et les banquets, dans les batailles et dans les tournois, elle m'a suivi près d'une nouvelle épouse, près de l'enfant de mon amour ! Plus de paix ! plus de sommeil ! plus d'espérance ! Et maintenant, Dieu la venge encore ! mais comment ? L'eau de la fontaine où Godelive a péri vient de rendre la vue à ma fille, et moi, misérable, je confesse devant Dieu et devant les hommes la sainteté de Godelive et mon crime !... Sainte martyre de Jésus-Christ ! pardonnez-moi !

— O mon père ! s'écria Otilie, je prierai Godelive, et elle pardonnera !

— Berthold de Ghistelle, dit le prêtre, Dieu pardonnera aussi ; il agrée le repentir, et ne rejette pas le cœur contrit et humilié. Relevez-vous et bénissez le Seigneur (1) ! »

Mme. EVELINE RIBBECOURT.

(1) Le culte de sainte Godelive, martyre, est encore populaire en Flandre. Surin, évêque de Téroovanne, a écrit sa vie. On en trouve aussi la relation dans les Bollandistes (6 juillet). Berthold bâtit, à Ghistelle, une église et un monastère de filles en l'honneur de sa sainte épouse.

Manière de rendre les étoffes imperméables.—A une once de cire blanche fondue, ajoutez une pinte environ d'esprit de térébenthine. Quand le mélange sera bien fait, vous y trempez l'étoffe, et vous la suspendrez ensuite pour sécher. Au moyen de cette méthode facile et peu coûteuse, on rend impénétrable à la pluie la plus mince mousseline, aussi bien que les étoffes les plus solides, sans que les pores puissent s'en imbibier et que l'habit mis en couleur en éprouve un dommage.

Le sceau du roi de Bosnie.—A Sini, en Croatie, une vieille femme vient de retrouver dans les ruines d'un ancien château le sceau du roi de Bosnie, Tvrtok. Ce sceau qui était à ce que l'on pense, celui de l'empire, est de cuivre. Il représente Saint-Georges à cheval, perçant un dragon de sa lance. Au-dessus de la tête du saint se trouve la couronne royale avec cette légende : *Twartus I; D. G. Ras. Ser. Bos. Ilir. Dal. et Croat. rex.*

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UNE DE PERDUE, DEUX DE TROUVÉES.

CHAPITRE XXVIII.

Fragments du mémoire de M. Meunier.

À MON FILS,

QUAND ces lignes, que je trace en les mouillant de mes larmes, te parviendront, je ne serai plus. La mort aura étendu son froid linceuil sur mon corps inanimé ; mon front ne rougira pas en te voyant lire ce que ma bouche n'avait point osé l'apprendre.

« Pierre, mon enfant, mon bien aimé, je suis ton père ! Permetts-moi de t'appeler de ce doux nom de ais, que mon cœur te donnait, mais que ma langue n'avait pas la force de prononcer. Je ne me

sentais pas le courage et mon cœur faiblissait à l'idée que j'empoisonnerais le bonheur de ta vie, si joyeuse, si enthousiaste du présent, si confiante dans l'avenir, en t'apprenant que tu ne devais la vie qu'à une union sacrilègement brisée presque aussitôt que formée ! Il était de mon devoir de ne pas te dévoiler, durant ma vie, l'existence de secrets que je devais ensevelir dans mon sein jusqu'à ma mort. Mais quand la mort sera venue frapper à mon chevet, alors ce secret ne sera plus pour moi devenu le tien, parce qu'alors il t'imposera des devoirs à remplir, dont ton cœur seul te dictera l'étendue.

« Pierre, mon fils Pierre, ne me maudis pas ! Ta mère, celle qui fut ma femme, vit encore.... Et elle est la femme d'un autre !.... Mon fils, ne juge pas ; ta mère n'est point coupable.... Oh ! c'est une bien triste histoire ainsi que te l'apprendront ces fragments. Elle m'a cru mort, et elle a subi sa destinée ! obéissant à des ordres injustes et cruels, elle s'est laissé traîner à l'autel, comme une victime au sacrifice !.... Pauvre Éléonore !.... C'était moi qui étais coupable. Oh ! si tu savais tout ce que mon âme a enduré de douleurs et de tourments ; si tu savais les torrens de larmes qu'ont versé mes yeux ; si tu savais les nuits d'insomnie et d'angoisse que j'ai passées, à genoux auprès de ton berceau, tu n'aurais pas de malédiction dans ton cœur, ni d'injures sur ta langue pour

la mémoire de celui qui a tant souffert, parce qu'il avait tant à expier !

« A mesure que tu grandissais, je suivais sur ta figure, dans tes manières, dans tes airs, le développement et l'expression des traits et du caractère de ta mère.... Ta mère ! Pierre ; un ange de beauté ! un ange de vertu, dont je ne dois prononcer le nom qu'à genoux.... Ta mère ! un ange de candeur et d'innocence !.... oh ! pardon ! pardon !.... dont j'ai flétri la douce existence !.... Mes pleurs m'aveuglent, mes sanglots me suffoquent !.... Je continuerai demain. J'espère que je serai plus calme ; ma main tremblera moins !....

« En écrivant ce mémoire, je ne prétends pas me justifier, je ne veux qu'établir à tes yeux toute l'innocence et la pureté d'Éléonore.... Une barrière insurmontable, sacrée, nous sépare. Toi, tu la reverras ; toi, tu pourras lui dire ce que j'ai souffert, et les larmes cruelles dont j'inondai mon chevet, pendant de longues années. Quand ta tendresse te portait à venir me trouver à ma chambre, la nuit, alors que par mes sanglots j'attirais ton attention, je pleurois sur cette faute de mon jeune âge, qui, je le sens, mine la source de ma vie et hâte mes pas vers la tombe.

« Que mon exemple te serve de salutaire leçon. Apprends à dompter tes passions, et à étouffer dans ton cœur ces élans fougueux des sens, qui, s'ils ne sont pas réprimés, dans une nature bouillante, laissent à leur suite des souvenirs qui brûlent, des remords qui rongent, qui torturent, qui tuent !....

« Ma mère était morte ; et mon père, Antoine Meunier, vivait pauvrement sur une petite terre, qu'il avait dans la troisième concession de la paroisse St. Ours, dans le Bas-Canada. L'homme le plus généreux et l'un des plus respectables de la paroisse, M. de Grandpré m'avait pris en amitié, et m'invitait souvent à manger à sa table. Trop orgueilleux pour aider mon père dans la culture de sa terre, je passais mon temps dans l'indolence et la paresse, quand je n'étais pas employé par M. de Grandpré, chez qui j'allais régulièrement dîner tous les dimanches.

« La Saint Martin approchait ; c'était le temps où les censitaires payaient leurs rentes au seigneur. Je m'étais fait faire des hardes neuves, beaucoup trop riches pour les moyens de mon père, qui prenait sur son nécessaire pour satisfaire ma vanité.

« Dans le temps des rentes, je restais ordinairement une semaine de jours chez M. de Grandpré.

« Un jour, c'était dans l'automne de 1805, Madame De-guise vint de Sorel, où elle demeurait, faire une visite à Madame de Grandpré, amenant avec elle une jeune fille. J'étais

dans l'étude de M. de Grandpré, quand la voiture arriva. Jamais je ne vis de figure aussi fraîche, aussi rose, aussi expressive que celle de cette jeune personne qui accompagnait Mme Deguise. Je me sentis tout bouleversé ; de nouveaux sentiments se reveillaient en moi-même ; des sensations indéfinies flottaient au devant de mon esprit. J'avais vingt ans !

“ Le soir, au souper, je me trouvai assis à table vis-à-vis de cette jeune personne. J'osai à peine lever les yeux sur elle.

“ Je ne dormis presque pas de la nuit, et quand, vers le matin, mes sens succombèrent à la fatigue, j'eus des songes dans lesquels il me semblait voir flotter, dans des nuages de gaz, l'image de cette jeune fille,

“ Elle s'appelait *Éléonore* de *** J'entendis le son de sa voix ; elle chanta, en s'accompagnant d'une guitare. Je crus entendre la voix d'un archange ! Chaque note, si pure, si suave, si douce, vibrât sur les cordes de mon cœur comme une divine harmonie ! . . .

“ Je n'avais pas encore vu de figure aussi parfaite ; jamais buste si admirablement sculpté ; jamais coupe de visage, si fine dans ses lignes, si pure dans son contour ! Ses longs cils noirs voilaient ses yeux, baissés sur sa guitare. C'était la réalité de mes rêves ; la personnification de tout ce que mon imagination ardente s'était figuré de plus aimable sous une forme humaine ! . . .

“ Je fus obligé de sortir de la salle, pour aller baigner mes tempes brûlantes dans l'eau froide de la fontaine. Je courus ensuite m'enfermer dans ma chambre.

“ Au bout de deux jours, elle partit avec sa tante, Mme Deguise. Je ne lui avais pas une seule fois adressé la parole, me contentant de la contempler avec une religieuse admiration. Plusieurs fois nos yeux s'étaient rencontrés, et à chaque fois, je ne sais comment j'ai pu ne pas défaillir, sous la violence des battements de mon cœur, qui semblait vouloir s'échapper de ma poitrine

“ Le 24 décembre *Éléonore* de *** et plusieurs autres jeunes filles, se trouvaient réunies chez M. de Grandpré. Il y avait veillée avant d'aller à l'église entendre la messe de minuit. Il avait tombé de la neige en abondance. M. de Grandpré fit atteler des chevaux sur des traînes, pour envoyer mener les jeunes personnes à la messe. La neige à gros flocons tombait silencieusement. Je me trouvais dans la même traîne qu'*Éléonore* de ***. Nous étions debout, obligés de nous tenir aux bâtons de la traîne pour ne pas tomber.

“ Pendant la messe, le vent s'était élevé et soufflait avec fureur, amoncelant la neige par bancs dans les chemins. Comme le temps était assez doux et que le trajet n'était pas bien considérable, personne ne s'était précautionné contre la tempête. J'avais pris néanmoins le manteau de M. de Grandpré.

“ Après la messe, je me trouvai encore dans la même traîne qu'*Éléonore* de ***. Elle était trop légèrement vêtue pour l'espèce de tempête qu'il faisait alors. Une sorte de grosse tête de soie noire encadrait son gentil visage. La *poudrière*, poussée par le vent, soulevait nos figures. La traîne était pleine de personnes ; les chemins étaient si remplis de neige que notre cheval n'avancait qu'avec peine. A chaque instant, par le balancement que nous donnions à la voiture en nous tenant debout, nous étions sur le point de verser. La nuit était noire

comme de l'encre ; nous pouvions à peine nous voir les uns les autres ! *Éléonore* se trouvait immédiatement devant moi, un peu à ma droite. Elle fut obligée de se retourner pour éviter le vent et la poudrière, qui lui coupaient la figure. Elle n'avait qu'un châle de laine ; elle avait froid. Par un des balancements de la traîne elle tendit la main pour ne pas tomber ; sa main toucha la mienne ! Je me sentis frissonner, et malgré moi je la pressai . . . Elle ne la retira pas. Je me baissai un peu et je lui dis, mais si bas, si bas, que j'eus de la peine à m'entendre moi-même tant j'étais ému : “ avez-vous froid ! ” Je ne sais si elle me répondit, je l'enveloppai dans mon manteau que je jetai par dessus sa tête, pour la préserver de la tempête . . .

“ Quand nous arrivâmes à la maison, je ne m'étais aperçu ni du temps ni de la distance !

“ Je ne pus me résoudre à rester pour prendre part au reveillon, que Mme de Grandpré avait fait préparer. Je montai à ma chambre, et je me jetai ensuite presque tout habillé dans mon lit.

“ Le lendemain, au déjeuner, je revis encore *Éléonore*, et, comme si nous eussions été attirés par un aimant magnétique, nos regards se rencontrèrent ! Elle était un peu pâle ; ses lèvres tremblèrent faiblement et sourirent d'un sourire si plein d'ineffable candeur, que je sentis mes sens se fondre sous l'impression de son regard. Je ne la revis plus de la journée.

“ Le jour suivant, Mme Deguise me demanda si je voulais la mener en voiture avec sa mère, chez une de ses amies. Je les conduisis. Je retournai seul avec *Éléonore* chez Mme de Grandpré. Nous ne nous étions pas encore dit un mot, je ne lui avais adressé la parole qu'une fois, à notre retour de la messe de minuit. J'étais assis près d'elle dans la cariole. Mon émotion était si grande que j'avais à peine la force de tenir les rênes. Elle était encore plus émue que moi. En arrivant à la maison, je lui offris la main pour l'aider à sortir de la voiture. Son visage était blanc comme la neige ; il me semblait qu'elle allait défaillir.

“ M'en voulez-vous ? ” lui dis-je d'une voix presque inaudible. Sa main trembla dans la mienne ; elle ne répondit pas, et s'élança dans la maison

“ Elle resta jusqu'au jour de l'an chez Mme de Grandpré. Je la vis tous les jours et je lui parlai. Plusieurs fois je la promenai en voiture. J'allai la voir chez sa tante à Sorel, où elle devait passer une partie de l'hiver . . .

“ Notre amour s'était mutuellement développé avec une brûlante intensité. Je ne pouvais plus vivre loin d'*Éléonore*.

Mon père, trop bon, trop généreux, trop faible pour me rien refuser, vendit sa terre pour m'acheter un cheval superbe, que je lui avais demandé. Je regardais peu à la gêne à laquelle se mettait mon père, à la misère peut-être à laquelle il s'exposait pour gratifier ma folle ambition. Que m'importaient la gêne, les privations, la misère, pourvu que j'eusse mon cheval, ma cariole et mon harnais argenté, pour aller à Sorel voir *Éléonore*, et la promener !

“ Un jour, c'était le 6 janvier 1806, la fête des Rois, je proposai à *Éléonore* d'aller passer la journée à St. Ours chez Mme de Grandpré ; Mme Deguise y consentit, et je partis avec *Éléonore*. Le temps avait été très doux, depuis le jour de Noël ; les glaces du St. Laurent n'étaient point encore

arrêtées ; mais celles de la rivière Richelieu étaient solides et les chemins superbes sur la rivière. Ce n'était qu'une glace vive. Mon beau cheval noir, de pure race canadienne, plein de feu et d'action, secourait d'impatience son épaisse et flottante crinière onduée ; ses naseaux rouges lançaient une vapeur bleue, qui tranchait sur le blanc mate de la neige. Le ciel était couvert de nuages vaporeux. Le temps était doux et serein.

« Oh ! comme mon cœur palpait de bonheur d'avoir mon Eléonore à mes côtés, chaudement enveloppée dans une belle robe de buffle, toute neuve ! Je fis claquer mon fouet avec orgueil ! Oh ! comme il était beau mon cheval, tout noir, sur le dos duquel reluisait son harnais argenté. Retenu par son mors, il frémissait sous les rênes et dansait, en agitant la bande de petites clochettes attachée à son poitrail. Il y avait une foule de voitures qui se promenaient sur la glace. Les jeunes gens trottaient leurs chevaux fringans ; d'autres s'en allaient du même côté que nous. Personne ne paraissait craindre la glace, et je m'y embarquai. — Je lançai mon cheval à son grand trot, et bientôt j'eus dépassé toutes les voitures. —

« Nous arrivâmes chez Mme. de Grandpré, au moment où l'on se mettait à table pour dîner. Après les vêpres, je voulus ramener Eléonore à Sorel, où sa tante lui avait fait promettre de retourner absolument ce jour-là. Mme. de Grandpré insista à ce que nous restassions, pour tirer le gâteau des rois, au souper.

— Il fera beau clair-de-lune, nous dit-elle, vous partirez après la fête. Il faut que vous assistiez au couronnement du roi et de plus je veux envoyer un morceau de gâteau à Mme. De-guise.

« Il devait y avoir une réunion ce soir-là chez Mme. de Grandpré. Tous les amis avaient été invités, pour tirer le gâteau des rois. Eléonore accepta ; sa volonté était la mienne ; nous restâmes.....

« Dix heures sonnaient, mon cheval était attelé et attendait à la porte.

— Vous feriez mieux de rester jusqu'à demain matin, nous dit Mme. de Grandpré.

— Oh ! non, merci, répondit Eléonore ; ma tante nous attend absolument ce soir.

— Combien pensez-vous mettre de temps à vous rendre ?

— Trois quarts d'heure, répondis-je en flattant orgueilleusement la tête de mon cheval, que je tenais par la bride ! Les chemins sont très beaux sur la glace.

— Je vous conseillerais de passer par terre. Je crains que la glace ne soit pas sûre. Les eaux montent, nous pourrions bien avoir une débâcle, nous dit M. de Grandpré en regardant la lune dont le disque était plongé dans une espèce de brume.

— Il n'y a pas de danger, lui répondis-je, dans moins d'une heure nous serons à Sorel.

— Je vous le souhaite. Adieu.

« Je m'étais moqué du conseil que la prudence de M. de Grandpré nous avait donné. Hélas ! j'eus bientôt occasion de m'en repentir.

« En embarquant sur la glace, je m'aperçus que l'eau était montée de plus d'un pied. Sur le milieu de la rivière la

glace était vive et unie comme un miroir ; je me glorifiais d'avoir choisi cette route. J'étais heureux, mon cœur palpait auprès d'Eléonore. J'étais fier de mener un si beau cheval, dont l'allure si dégagée et si rapide nous entraînait, avec la vélocité du vent, vers la demeure de ma bien aimée. Hélas ! je devais bientôt me repentir de n'avoir pas pris le chemin de terre, moins beau, plus long, mais plus sûr. Un bruit sourd se fit entendre le long du rivage, comme si eût été l'effort que faisait l'eau pour rompre la glace ; j'écoutai avec terreur. Bientôt ce bruit sourd fut suivi, à quelque distance derrière nous, par un éclat clair, net, sec comme le bruit d'un bâton qui se rompt subitement. C'était la glace qui, cédant à la crue constante des eaux, s'était rompue d'un travers à l'autre de la rivière. Je tournai la bride à mon cheval et le lançai, au grand galop, vers la côte. La glace craquait horriblement dans toutes les directions ! C'était une débâcle du Richelieu. Déjà la côte se dessinait, blanche et droite devant mes yeux à quelques arpents en avant ; mais, oh désespoir ! la glace s'était détachée du rivage, une mare longue, large, profonde nous en séparait tout le long de la côte. Le morceau de glace, sur lequel nous nous trouvions, descendait, emporté par un courant furieux. Mon cheval, effrayé par le craquement des glaces, le bouillonnement de l'eau et les cris que je pouvais, pour appeler au secours, courait à l'épouvante, les oreilles couchées dans les crins. J'étais debout dans la voiture, tenant les rênes dans mes deux mains et mon fouet entre mes dents. Emportés comme une poussière, je suivis pendant quelques minutes la lisière du banc de glace, espérant trouver quelque chance de sauter sur le rivage. Espoir inutile, quand notre immense glaçon touchait aux glaces du rivage, le choc était terrible, épouvantable ; de larges blocs s'en détachaient et, après avoir tournoyé sur eux-mêmes, s'enfonçaient sous l'eau pour ne plus reparaitre.

« Je ne voyais plus de chance de salut que sur la rive opposée ; j'y dirigeai mon cheval, que je sanglai de coups de fouet pour précipiter sa course déjà si furieuse. Je sentis la voiture comme emportée dans l'espace... Nous venions de sauter, sans y toucher, par dessus une crevasse de cinq à six pieds de largeur ! Je fermai les yeux un instant ; puis je les portai sur mon Eléonore, qui s'était couvert la tête de la robe de buffle, pour ne pas voir. A l'autre côté, même désappointement, mêmes difficultés, même barrière de glaçons cassés, brisés, broyés ; se choquant, tourbillonnant dans les remous, plongeant, resoudant pour replonger encore et s'enfoncer dans ces gouffres d'eau et d'écume.

« Il n'y avait pas de chances sur cette rive ; je résolus de retourner vers l'autre. La lune sortait en ce moment de dessous un nuage ; je vis le village de Sorel, et je reconnus la flèche de l'église à la réflexion de la lune sur son clocher en fer-blanc. Il n'y avait plus à hésiter ; nous passions avec une effroyable rapidité. Si je voulais arriver avant d'avoir dépassé les maisons, il me fallait encore pousser mon cheval à la fine course. Noble animal, il était tout couvert d'écume ; il n'avait pas encore fléchi une seule fois, malgré la course désordonnée qu'il venait de faire ! Je lui donnai encore du fouet ; il bondit, et la tête baissée, les oreilles dans les crins il courut, dévorant les distances. Nous avions encore à franchir la même crevasse, que nous avions déjà si heureusement

sauté... Mon cheval aurait-il la même vigueur ? La crevasse se serait-elle élargie ?.....

« Déjà il me semble l'entrevoir. Elle s'est affreusement élargie ! Poussés en sens contraire par des courants opposés, les deux bancs de glaces se sont éloignés !... Je saisis Eléonore dans mes bras... Il était temps... Le cheval, aveuglé par sa course effrénée, fit un bond prodigieux et alla plonger, la tête la première, au milieu de l'onde, qui se referma sur lui. En sautant sur la glace, avec Eléonore dans mes bras, mes pieds s'étaient embarrassés dans la peau de buffle, et je tombai, mais heureusement sans accident. Ce qui avait failli nous occasionner une chute dangereuse fut peut-être ce qui nous sauva. Après avoir déposé Eléonore dans un lieu sûr, et l'avoir couverte de la robe de buffle, j'allai sur le bord de l'eau jeter un dernier coup d'œil sur mon cheval. Je ne vis rien. Je crus que les eaux l'avaient englouti avec la voiture. Je lui donnai un soupir. Mais bientôt j'entendis le son des clochettes et l'écho des pas d'un cheval qui fuyait vers le rivage,—c'était le mien. Le noble animal était parvenu à monter sur la glace ; son instinct le guidait vers le village, et la peur l'emportait sur l'aile des vents.

« La tête en feu et le désespoir au cœur, je retournai à mon Eléonore, mon ange, ma bien aimée, ma vie ! Je ne savais plus que faire ; je ne voyais plus d'espoir, il ne nous restait plus qu'à attendre le jour.

— Faut-il donc mourir ? dit-elle avec une navrante expression de douleur. Passer la nuit ici ?

« Sans lui répondre, j'ôtai mon capot, mon gilet, mes gants, et je me mis à courir, pour chercher, encore une fois, si nous ne pourrions pas trouver un passage. Notre banc de glace, rogné par les chocs des autres glaçons et rompu en divers endroits, n'offrait plus qu'une superficie de quelques arpents carrés. J'en fis tout le tour, mesurant les distances et calculant nos chances avec un froid désespoir. Nous comptions à sentir l'influence des eaux turbulentes du St. Laurent, qui nous emportaient vers le lac St. Pierre, où nous serions broyés sans ressources. Ruisselant de sueur, malgré gonflés par la fatigue et l'épuisement, les yeux taient, les artères des tempes battaient à se rompre ; c'est ainsi que j'arrivai, trempé par la pluie, essouffé, pantelant, auprès de celle pour laquelle j'aurais vingt fois donné ma vie, et que je n'avais plus l'espoir de pouvoir sauver.

Je me revêtis de mes hardes et m'assis sur la glace, à quelque distance d'Eléonore. Il n'y avait plus qu'à mourir, et je me mis à pleurer comme un enfant ! Soit qu'elle ne m'eût pas entendu arriver, soit qu'elle se fut évanouie, enveloppée par dessus la tête dans la robe de buffle, elle ne fit pas un mouvement. Au bout de quelque temps cependant, elle souleva la peau ; me regarda sans dire un mot, comme si elle eût pressenti, à ma contenance morne et abattue, qu'il ne nous restait plus qu'à mourir.

— Vous pleurez ! me dit-elle enfin avec son angélique voix, si douce.

— Oui, parceque je ne puis vous sauver, lui répondis-je avec une agonisante expression de désespoir.

— Plus d'espoir !

— Plus rien !...

— Eh bien ! dit-elle, avec une énergie dans sa voix qui me surprit, s'il faut mourir, mourons ensemble !

« Et se levant, elle vint s'asseoir près de moi. A la pluie fine avait succédé une neige épaisse et molle, qui tombait en larges flocons.

« Une espèce de torpeur morale et d'anéantissement physique avait succédé à l'énergie que j'avais déployée tant que j'eus quelque espoir ; j'en fus brusquement tiré par un bruit, qui me parut étrange et que je ne distinguai pas bien d'abord. J'écoutai. C'était les hennissements d'un cheval à une distance peu éloignée. Je courus voir ce que c'était. La neige qui tombait toujours large, épaisse, silencieuse, m'empêchait de distinguer ; mais je crus reconnaître mon cheval que j'avais cru noyé. Je l'appelai par son nom. Le noble animal se mit à hennir. Oh ! comme mon cœur palpita. La glace sur laquelle je me trouvais descendait toujours, et le pauvre animal suivait, en marchant sur la lizière du glaçon opposé, qui paraissait arrêté ; j'entendais le bruit de ses fers. Je me serais jeté à la nage, si j'eusse su nager, avec Eléonore dans mes bras. J'appelai encore mon cheval, le caressant de la voix. J'entendis comme un corps qui plongeait, et bientôt je pus distinguer une masse noire qui luttait contre les flots. C'était lui, mon cheval ! Il essaya à monter sur la glace où j'étais, (1). Ses pieds glissaient, et l'impétuosité avec laquelle nous étions emportés ne lui permettait pas de se soutenir. Je l'aidai de tous mes efforts, mais en vain ; il n'avait plus ni harnais, ni bride ; probablement que le tout avait été brisé ! Une idée du ciel vint frapper mon esprit—je courus à Eléonore, je la pris dans mes bras ; je mis une main sur la tête de mon cheval, qui cherchait toujours à monter sur la glace, et m'élançai sur son dos. Le cheval cala par dessus la tête ; nous bûmes de l'eau.

« D'une main je tenais ma bien aimée, ferme sur le dos du cheval, devant moi ; et de l'autre je me cramponais à la crinière du courageux animal, qui se mit à nager vers la glace opposée. En arrivant de l'autre côté, il essaya encore à monter sur la glace, mais le poids qu'il portait gênait ses mouvements ; j'aidai à Eléonore à y sauter et je sautai après elle.—Je sentais que la glace était solide et ne remuait pas ; j'offris au ciel, à genoux, une prière de reconnaissance.

« Après Dieu, c'était à mon cheval que je devais la vie. La pauvre bête, le front tourné contre le courant qui l'entraînait, luttait avec une incroyable vigueur contre la fureur des flots. Il fit un prodigieux effort ; il sortit presque tout son corps hors de l'eau ; ses deux pieds de devant sur la glace, il cherchait à se cramponer avec ses fers.—Je m'élançai pour l'aider, en le saisissant à la crinière ! Oh ! malheur, le pied me glissa et j'allai me heurter contre son front. Le choc m'empêcha de tomber à l'eau, mais lui fit perdre prise. Il fit une plonge, et, au moment où il reparaisait sur l'onde, un glaçon le frappa à la tête. Il lâcha un gémissement si plaintif, que j'en frissonnai ; il tourna la tête de mon côté, comme s'il eût voulu implorer mon secours, puis elle s'affaissa sous

(1) On trouve des traits extraordinaires de sagacité et d'attachement de la part du cheval.—En 1787, un cosaque, en traversant le Don, tomba dans une marre d'eau. Son cheval parvint à s'échapper, mais le malheureux cosaque allait misérablement périr, quand son cheval le saisit avec ses dents par son manteau, et le sortit de l'eau.

l'eau ; sa crinière flotta un instant, puis il s'enfonça sous la glace pour ne plus reparaitre ! Je versai une larme sur sa mort ! — Pauvre animal, si fidèle !

« Eléonore, qui avait vu la lutte désespérée de la noble bête et sa fin si triste, pleurait aussi. Cependant nous n'étions pas encore sauvés ; nos hardes étaient imbibées ; tout le corps d'Eléonore tremblait, ses dents claquaient ! Je lui passai une main sous le bras et je la fis courir, dans la direction du rivage, pour la réchauffer. Elle était si faible, qu'elle n'avait pas la force de se supporter. Je la forçai de marcher, malgré sa faiblesse, dans la crainte que le froid ne s'emparât de ses membres. Enfin, oh bonheur ! nous atteignîmes le rivage ! Il y avait une maison auprès. Tout le monde était couché. Je frappe avec violence et l'on vient nous ouvrir. Ces bons habitants, en apprenant ce qui nous était arrivé, nous firent boire un verre de rum, mêlé de sucre et d'eau chaude. Eléonore fut couchée dans des couvertes. Quant à moi, après m'être changé, je me jetai tout habillé sur le plancher près du poêle.

« Aux premières lueurs de l'aurore, je me fis conduire au village ; et, aussitôt que je pus me présenter, je me rendis chez Mme. Deguise. Je lui racontai tout ce qui nous était arrivé. Elle fit atteler sa voiture et se hâta d'aller retrouver sa chère Eléonore, après m'avoir chaleureusement exprimé toute sa reconnaissance dans les termes les plus affectueux.

« Dans l'après-midi, je retournai chez Mme. Deguise pour avoir des nouvelles d'Eléonore. Elle était couchée et bien malade. J'y retournai le soir. Elle n'était pas mieux. J'y retournai encore le lendemain ; je voulais la voir, quand ce ne serait qu'un instant ; lui dire un mot, quand ce ne serait qu'un seul.

« Madame Deguise m'attendait dans le salon, où la servante me fit entrer. Elle me tendit la main avec bonté et me fit asseoir près d'elle. Nous restâmes quelques instants sans prononcer une seule parole. Je tremblais d'apprendre quelque fâcheuse nouvelle, je tenais mes yeux baissés sur le tapis n'osant les lever sur Mme. Deguise ; elle contemplait mes traits bouleversés. Je sentais qu'elle m'examinait sans que je la regardasse, je me sentais embarrassé ; non pas que j'eusse aucun reproche à me faire ; au contraire, ma conduite vis-à-vis d'Eléonore avait toujours été respectueuse et réservée. J'aimais trop véritablement Eléonore, et j'attachais trop d'importance à son estime pour ne pas avoir essayé de la mériter. Le véritable amour est toujours timide vis-à-vis de celle qui en est l'objet, quelque violent qu'il soit dans le cœur de celui qui le ressent. Mon amour pour la nièce me rendait timide vis-à-vis de la tante, et c'est cette timidité qui causait mon embarras.

— Vous êtes bien changé, me dit-elle enfin d'une voix pleine de bienveillance ; êtes-vous malade ?

« Les larmes, malgré moi, me montèrent aux yeux à l'accueil affectueux de sa voix ; je me sentais entraîné à lui faire l'aveu de mon amour pour sa nièce. Je me contins cependant, et je lui dis en m'efforçant de donner à mes paroles un air d'indifférence, que trahissaient mon émotion et la pâleur de mon visage :

— Oh non, madame ; je suis bien, mais j'étais inquiet pour mademoiselle de ***.

— Vous lui portez donc un grand intérêt, me dit-elle, en approchant sa chaise de la mienne ?

« Je levai les yeux sur sa figure, et je surpris ou crus surprendre un sourire expirant sur ses lèvres. Un rayon d'espoir et de bonheur illumina mon âme.

— Oh ! je l'aime, je l'aime, lui dis-je. Je sens que je ne puis vivre sans elle. Je n'ai pas dormi depuis qu'elle est malade ; et je mourrais, si sa maladie s'aggravait. — Oh ! dites, dites-moi comment elle se trouve ce matin.

— Tranquillisez-vous, M. Meunier, elle est bien mieux ce matin. Elle a eu un peu de fièvre cette nuit, mais ça ne sera rien. Elle pourra se lever cette après-midi. Venez et vous la verrez.

« Je me détournai pour essuyer une larme de joie ; Mme. Deguise me vit, et me prenant la main dans les siennes, me dit :

— Mon cher M. Alphonse, je vous estime et vous aime, parce que vous êtes un excellent jeune homme. Madame de Grandpré m'a parlé bien avantageusement de vous ; mais si vous voulez m'en croire, vous renoncerez à un amour inutile, qui ne vous causera que du chagrin, à vous et à Eléonore. Son père ne consentira jamais à vous la donner en mariage.

« Si l'on eut versé du plomb fondu sur mon cœur, on n'en eut pas arrêté plus vite les pulsations, je me sentis chanceler, et j'eus besoin de m'appuyer sur un des bras du fauteuil, dans lequel était assise Mme. Deguise, pour m'empêcher de tomber. Je ne pus trouver une parole pour répondre, et au bout de quelques minutes je me levai pour partir. L'excellente tante d'Eléonore eut pitié du misérable état, dans lequel elle me vit.

— Ne vous effrayez pas, me dit-elle, en laissant échapper un soupir du fond de son cœur, je parlerai à Eléonore, et nous verrons ce qu'il y aura à faire. Adieu, venez vers sept heures, ce soir.

« A sept heures j'allai chez Mme. Deguise, Eléonore était à demi couchée sur un sofa, encore faible et souffrante. Mme. Deguise était occupée dans la cuisine. Au bout d'un quart d'heure, quand elle vint nous rejoindre dans le salon, Eléonore et moi nous nous jetâmes à ses genoux, la priant de vouloir se joindre à nous pour tâcher de fléchir M. de ***. Eléonore et moi nous nous jurâmes un amour éternel, adienne que voudra. Mme. Deguise pleurait ; oh ! l'excellente femme....

« Quelques jours après, la rage et le désespoir au cœur, je quittai la maison de M. de ***. son père, aux genoux duquel j'avais été demander sa fille en mariage. Il m'avait reçu avec une dédaigneuse hauteur, se moquant de ma présomption à moi le fils d'un roturier ! oh ! comme si toute la noblesse du cœur s'était réfugiée dans la poitrine des seigneurs ! Malédiction ! La menace sur le front et l'injure sur les lèvres, il m'avait ignominieusement chassé de sa maison !.....

« Je retournai chez Mme. Deguise ; Eléonore m'attendait avec une fiévreuse impatience. Elle lut sur ma figure le résultat de ma démarche auprès de son père.

— Qu'allons-nous faire, me dit-elle ?

— Ce que vous voudrez, lui répondis-je.

— Je vous suivrai partout où vous voudrez, continua-t-elle en me tendant la main.

— Marions-nous secrètement, lui dis-je en la pressant contre mon cœur.

Mme. Deguise, qui avait assisté à cette scène et qui sentait dans son cœur tout ce que nous éprouvions, nous conseilla de modérer notre douleur et notre impatience.

— Je verrai M. de ***. nous dit-elle ; je lui parlerai ; attendez encore quelques années, vous êtes jeunes tous deux. Le temps change bien des choses. Vous voulez faire une folie, impossible d'ailleurs ; car aucun prêtre ne voudrait vous marier, sans le consentement de vos parents, étant tous deux mineurs.

— Si nous ne trouvons pas de prêtre qui veuille nous marier, repris-je, presque sans savoir ce que je disais, nous nous ferons marier par un ministre.

— Absurde ! absurde ! répondit Mme. Deguise, il vous faudrait une licence.

— Eh bien, nous irons nous marier dans les Etats.

— Plus absurde encore !

— Qu'allons-nous donc faire ? nous écriâmes-nous en nous jetant aux pieds de Mme. Deguise. Nous ne pouvons vivre l'un sans l'autre.

— Attendez, attendez ; un an, deux ans, trois ans s'il le faut.

— Et si mon père, reprit Eléonore en sanglotant, voulait me forcer d'en épouser un autre ? vous le connaissez, ma tante, sa volonté inflexible ne saurait se soumettre aux désirs des autres, il ne peut souffrir qu'un autre ait une opinion différente de la sienne, encore bien moins sa fille.

— Je frémis en entendant Eléonore prononcer ces paroles, dont je ne compris que trop bien la vérité. Mme. Deguise se mit à réfléchir. Nous la supplions, les mains jointes, de nous servir de mère.

— Eh bien ! dit-elle enfin, voici ce que je vais vous proposer. — J'ai peut-être tort, mais Dieu m'est témoin que je le fais pour éviter un malheur. J'irai avec vous, et vous vous marierez aux Etats.....

— La main d'Eléonore tressaillit dans la mienne.

— Mais à une condition, continua Mme. Deguise ; c'est que vous, Alphonse, vous partirez de suite pour quelque pays éloigné pour y tenter fortune, et quand vous serez riche, vous reviendrez vers votre Eléonore ; son père vous pardonnera sans doute, et Eléonore retournera chez son père, sans que l'on dise un seul mot du mariage.

— Vous dire la folle joie que j'éprouvai serait inutile ; le condamné qui reçoit son pardon, au moment de passer dans l'éternité, ne saurait en éprouver une plus grande.....

— Huit jours plus tard, Mme. Deguise, Eléonore et moi arrivions à Highgate, dans l'Etat de Vermont.

— A trois heures de l'après-midi, un juge de paix Américain nous mariait, Eléonore et moi, dans une des chambres de l'hôtel ; et le lendemain matin Mme. Deguise et Eléonore retournaient vers le Canada ; et moi, sans savoir où j'allais, je me dirigeai vers Burlington, d'où je me rendis dans l'Etat de Massachusetts.

— Trois ans après, au retour d'un long et pénible voyage que je fis, à bord d'un vaisseau baleinier, dans la mer pacifique, je revins à Boston, le cœur plein de joie et d'espérances. Par mon économie, mon travail, ma persévérance, j'avais réussi à amasser une petite fortune de cinq cents louis. Oh ! comme je saluai, avec des palpitations d'ivresse et de bonheur, le pavillon anglais qui flottait à l'artimon d'un trois mats, qui sortait du port de Boston. Je croyais voir un navire venant de Montréal, comme on en voit quelquefois passer à Sorel.... Sorel ! mon pays, mon Canada, ma terre promise !

— Je courus chez un brave Canadien, du nom de Gaspard Lavallée, qui tenait une maison de pension et auberge sur le port. C'est lui qui m'avait reçu, nourri, logé, lorsque j'arrivai du Canada seul, étranger, pauvre et dénué. Il m'avait trouvé de l'emploi et recommandé à un capitaine de ses amis, qui partait pour la pêche de la baleine sur les côtes du Chili.

— Le brave homme fut content de me revoir. Il me serra la main avec cordialité. Je pleurais de joie. Je lui demandai, en tremblant, s'il n'y avait pas quelques lettres pour moi du Canada ? J'avais écrit une longue lettre d'adieu à mon Eléonore, et lui avais donné mon adresse à Boston.

— Pendant qu'il cherchait dans une vieille valise, remplie de papperasses, j'étais agité de mille émotions diverses ; tantôt je brûlais d'impatience, tantôt je me sentais faiblir, une sueur froide coulait de mon visage et se séchait presque aussitôt, pour faire place à une vive rougeur qui me couvrait la figure et le front.

— Enfin il trouva un paquet de lettres, attachées avec une ficelle, à mon adresse.... Je les pris. Une sueur glacée, un frisson d'épouvante me courut par tous les membres. Elles étaient toutes cachetées avec de la cire noire !... Etait-elle morte ?... Je demandai une chambre privée. Je me jetai sur une chaise et je pleurai. Oh ! comme je pleurais amèrement ! Et pourtant je n'avais pas encore osé ouvrir ces lettres. La vue seule des cachets m'avait ainsi agité.

— Enfin, je voulus connaître le pire, et je les rompis !.....

.....
Ma main peut à peine tenir la plume pour continuer !... ; Pierre ! mon Pierre ! mon fils ! mon bien aimé !... Tu étais né !.....

— Tu étais en nourrice, chez la femme d'un respectable habitant de St. Denis.....

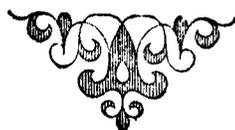
— Ta mère.... mon Eléonore ! Après m'avoir attendu en vain, pendant deux ans, s'était mariée pour ne pas mourir de faim et de misère !... Elle m'avait cru mort !... affreux ! affreux !... son père l'avait chassée !... Et j'en étais la cause !.....

.....

— Je n'ai plus le courage d'écrire !... Tu liras ses lettres !"

G. B.

(A CONTINUER.)



revers successifs mécontentaient la tribu, et que l'autorité d'Aïscha était souvent mise en question, résolut de profiter d'un moment favorable pour se faire investir du commandement. Aïscha ayant pénétré ses vues, résolut de surveiller ses démarches, le soupçonnant de la trahison qui avait déjoué ses projets.

Une nuit, Aïscha et quatre hommes de sa tribu descendirent l'Edough. Au bout de trois heures de marche, ayant entendu un léger bruit, ils s'arrêtèrent en observation derrière un caroubier. Bientôt ils aperçurent un arabe enveloppé dans son burnous, se dirigeant vers Bone. Arrivé sur l'un des mamelons qui bordent la plaine du Caresas, il fit entendre un signal sans doute convenu, car trois cavaliers français vinrent à sa rencontre. L'entretien dura quelques minutes, ils se séparèrent, et l'Arabe, prenant un autre chemin que celui par lequel il était venu, s'enfonça dans un ravin, puis reparut gravissant le flanc de la montagne de Fer. En ce moment quatre balles l'ayant frappé, il tomba. Aïscha, convaincue que c'est le traître qui vient d'être tué par son commandement, s'élança avec rapidité et arrive sur le lieu où gisait sa victime... mais au premier regard jeté sur la forme blanche étendue à ses pieds, elle hésite, frémit, et découvrant la figure de l'Arabe, elle pous-

se un cri de douleur, puis s'emparant du cadavre, elle le soulève dans ses bras, court vers les bords de la Seybouse, s'arrête, cherche à éteindre le sang qui coule des blessures, et s'apercevant que la vie est éteinte, elle lance le mort dans les flots. Mais le bruit des coups de feu avait attiré la garde des avant-postes; elle arriva assez à temps pour retirer des eaux le corps qui venait d'y être précipité... C'était celui de Mohamed!

Les quatre Arabes avaient rejoint leur tribu à la vue des soldats lancés à leur poursuite. Aïscha fut arrêtée. La malheureuse jeune fille déclara avoir commandé le meurtre de son frère; car, ne voulant pas lui survivre, elle s'accusait pour être condamnée; mais elle fut acquittée, et bientôt après, ayant obtenu le corps de Mohamed, elle le fit enterrer à la place même où le plomb l'avait frappé. Autour de sa fosse, elle fit élever quatre murs dont elle se construisit une maison, et c'est là que la désolée fille du désert, ayant dit un éternel adieu à sa tribu, vit en recluse avec sa honte de voir son pays habité par les infidèles, sa douleur de la trahison de son frère, et ses remords de l'avoir fait tuer.

Mme. LAURE PRUS.

Bône, 15 octobre 1849.—*Journal des Demoiselles.*



SCÈNES DE L'AMÉRIQUE DU NORD EN 1849. (1)

(1)—Les curieux et dramatiques détails que nous publions ci-après sont empruntés aux lettres qu'un infatigable et savant voyageur M. J. Tolmer adresse au *Journal des Débats* et dont nous avons reproduit déjà un intéressant fragment dans un de nos précédents numéros.



La vallée de l'Ohio, qui n'est qu'une branche collatérale de la vallée du Mississippi, englobe presque tout le territoire des Etats de Kentucky, d'Ohio et d'Indiana, une petite portion du Tennessee, à peu près tout l'Illinois et les parties de la Virginie et de la Pennsylvanie, situées au nord de la chaîne des Alleghany. Le fleuve, moins impétueux que le Mississippi dans lequel il se déverse, et toujours limpide, excepté dans les grandes crues, reçoit au nord le Wabash, au sud le Tennessee et le Cumberland; ces fleuves sont navigables à la vapeur, et la plupart à des distances considérables. Je vous ai dit que tout était grandiose dans le pays, jugez-en: l'Ohio, dans tout son cours, un mille et deux tiers de mille de largeur. Du point de jonction jusqu'à Louisville, on compte 380 milles, et de Louisville à Cincinnati, 120 milles; rien n'est plus curieux que de voir les bateaux à vapeur arriver à la fois par tous ces cours d'eau encadrés dans les forêts noires et épaisses de l'Ouest, interrompues de temps à autre par des terres d'alluvion qui descendent jusqu'au bord des eaux. Tous les jours même contraste; quand le silence du désert vient à cesser, les grandes voix de l'industrie se font entendre ici; la

nature dans son repos, plus loin la bruyante activité du travail. Louisville comptait 500 âmes en 1801; sa population actuelle est de 35,000 âmes; celle de Cincinnati, en 1801, était de 750 personnes, elle est aujourd'hui de 60,000; quatre-vingts fois le premier chiffre!

A Pittsburgh, centre de l'exploitation métallurgique et minéralogique des Etats, je ne manquai pas de visiter mon ami l'ingénieur, homme d'esprit et de bon sens, celui qui m'avait donné, pendant mon premier séjour à Pittsburgh, des renseignements si curieux sur les Mormons et sur leur chef.

—Ah! vous voilà, me dit-il, que revenez-vous faire par ici? Vous voyagez comme un Américain: au sud aujourd'hui, demain au nord! *How smart!* Quelle vivacité!

—Je me dirige vers le Nord avec toute l'activité possible, et je presse mon voyage.

—Pourquoi?

—Je veux me trouver à Washington avant l'ouverture de la session législative. Pendant le temps qui me reste, je compte visiter cette corne septentrionale de l'Amérique, qui se termine par le banc de Terre-Neuve comme par un chapeau pointu, et qui est lardée de glaçons quand elle n'est pas couverte de brumes.

—Vous avez parfaitement raison. Il ne faut pas attendre les mauvais temps. La Nouvelle-Ecosse n'est guère tenable aux approches de l'hiver; hâtez-vous et traversez les lacs. Ne manquez pas de saluer en passant le Niagara, qui est le plus grand "lion" du pays. Restez seulement deux jours à Pittsburgh pour vous refaire, et passez ces deux jours chez

—Au Sud; le nègre est plus opprimé; au Nord, il est plus humilié. Un Louisianais regarde un nègre comme une bête fauve; un Pennsylvanien le traite comme un quart d'homme.

—Mais des citoyens! des républicains! Que disent de cela vos philosophes, et comment, en face de la déclaration des droits, expliquent-ils cette anomalie incroyable?

—Les esprits philosophiques, rares partout, le sont aux Etats-Unis plus qu'ailleurs; personne ne se rend compte du véritable motif de la haine des Américains pour les noirs. Je crois que le calvinisme y est pour beaucoup. Le noir étant prédestiné à souffrir, il faut qu'il souffre: c'est la race de Caïn. Je pense aussi que l'orgueil républicain ici, comme dans les Républiques anciennes, prend volontiers pour piédestal le dos des esclaves. Pauvre humanité!

—Pauvre humanité! répétais-je.

—Quelle route allez-vous prendre pour vous rendre aux lacs?

—Je ne sais, vous me renseignerez.

—Voici une bonne occasion. José le noir va partir demain pour Genesee par la plus belle route du monde, les bords du Genesee, qui traverse une région très-pittoresque de la Pennsylvanie, et que les Européens ne connaissent pas du tout. Prenez José pour guide; il est très-adroit et connaît le pays.

—De tout mon cœur! Vivent les routes de traverse! en général, les voyageurs passent et repassent par les mêmes sentiers; c'est plus commode et moins instructif. Ils vont de Boston à New-York et de New-York à Boston, se faisant recommander aux hommes célèbres du pays et marchant sur la trace des touristes qui les ont précédés. Le beau moyen d'apprendre quelque chose de neuf! Jetons la plume au vent, et marchons à l'aventure. Votre guide est lui-même un *non-descript* "un être à part" à ce titre il me plaît beaucoup et je l'accepte.

—Il va vendre, au nom de son ancien maître qui était Espagnol, une petite maison et un domaine dont ce dernier vient d'hériter à Genesee, et qui appartenait à une vieille dame espagnole mariée à un officier de la guerre de la révolution. Cette dame, restée veuve, avait fait exploiter par un fermier sa terre de Genesee et était venue habiter les limites de la Virginie, où elle vient de mourir de la façon la plus singulière. La Caroline du Nord, comme vous savez, est limitrophe de la Virginie, et ces deux provinces jouissent, sous le rapport de la salubrité, de réputations différentes. Le sol de la Caroline est bas, marécageux, malsain; celui de la Virginie est montueux, accidenté, en général salubre. Notre vieille dame, devenue veuve, ne crut pouvoir mieux faire que d'aller habiter en Virginie une maison assez jolie, située sur le flanc d'un coteau. De son balcon et de ses fenêtres elle avait le nez sur les étangs et les marais de la Caroline; mais elle n'en était pas moins en Virginie, et la Virginie est éminemment salubre. Cela la satisfaisait et elle vivait tranquille, sûre d'aller jusqu'à cent ans. Mais voici que l'on trace un nouveau cadastre; on envoie des inspecteurs en Virginie, et ils mettent le côté de la bonne dame dans la Caroline. Ce fut pour elle le coup de la mort: la Caroline était si malsaine! Elle prit le lit, et huit jours après elle n'était plus. C'est elle qui laisse pour héritier don Ignazio, et José va tâcher de tirer

des mains des attorneys l'héritage de son maître. Vous partirez avec lui!

—Certainement!

Deux jours après, José et moi nous étions en route pour Genesee, sur la crête même qui sépare les deux grands bassins, celui de Mississipi et celui des Laés. Le paysage agreste, varié, mêlé de cultures très soignées, de roches abruptes, de grandes prairies et de bouquets d'arbres, débris des vieilles forêts, est un des plus charmants que j'aie vus.

—Eh bien, José; dis-je à mon compagnon de route qui marchait lestement en portant sa petite valise, vous m'avez promis votre histoire et j'y compte.

—Elle est fort simple, Monsieur. J'ai commencé ma petite fortune à la Havane et au Texas; vous allez savoir comment. Mon père, Africain de la côte de Guinée, appartenait à un riche Espagnol, propriétaire à la Havane. Ce dernier me donna à son fils. Don Ignazio, c'était le nom du fils, me traita bien, et me donna avec ma liberté une petite somme d'argent; j'appris à lire et à écrire. Les Espagnols, malgré leur orgueil, sont assez humains envers nous autres; ils nous soignent malades et nous gardent devenus vieux. Don Ignazio eut des discussions graves avec le gouverneur de l'île, le fameux Tacon, qui était fort impérieux. Ignazio avait la tête chaude. Il se mit à courir les aventures, réalisa sa fortune, arma un petit brick, réunit une bande d'aventuriers, et, profitant de la guerre qui était déclarée entre l'Espagne et les colonies, se mit à faire des prises en mer. Sa bande lui était fort dévouée. Aidé par elle, il réussissait de temps à autre à faire quelques bonnes captures, ménageait les équipages, s'emparait de l'argent et des marchandises, et ne manquait pas d'en avertir le gouverneur Tacon, que cela mettait en fureur. Il m'aurait volontiers emmené avec lui; mais le métier ne convenait pas à mon humeur pacifique. Je commençai un petit commerce qui me réussit bien, commerce de menues merceries, de dentelles et d'objets d'habillement dont les gens de notre race sont, comme vous le savez, très curieux. Cependant le fils de mon maître s'était enrichi de son côté sur une plus grande échelle. Il s'était emparé de la petite île de Galveston, alors déserte, dont il faisait le centre de ses opérations. Le hasard voulut qu'un jour, dans un café de la Havane, je me trouvasse à côté de deux Américains fort bavards. C'étaient de ces aventuriers habileurs que vous avez rencontrés au Texas en si grand nombre. Ces gens, qui étaient d'Opelousas, mêlaient le nom de don Ignazio à leur conversation. Je prêtai l'oreille.

—Combien sommes-nous? demanda l'un.

—A peu près soixante, répondit l'autre, tant de l'Arkansas que de la Louisiane. C'est bien assez, j'espère, pour venir à bout d'une quarantaine de mauvais Espagnols.

—Ignazio n'est pas commode, et les gens qu'il a sous sa main ne le sont pas plus que lui.

—Bah! l'affaire est très-bonne; nous ne la manquerons pas. Tacon nous donne de l'argent et des fusils."

Cela me parut grave, et j'écoutai plus attentivement.

—Les Peaux-Rouges nous aideront; ce sont des Couchattes, et ils ne font de quartier à personne. Ils sont maintenant en guerre avec Ignazio, persuadés que c'est lui et sa bande qui

enlèvent leur bétail, tandis que ces expéditions sont faites par nous. Il est convenu qu'on prendra son temps, et que les Peaux-Rouges, au nombre de cinq ou six cents, attaqueront l'île ; nous les suivrons de près, Ignazio ne se doutera de rien. Nous tomberons la nuit sur les drôles, et le magot sera à nous.

— Quand ?

— Il nous faut encore un mois pour arranger tout cela et bien nous entendre avec les Peaux-Rouges.

— Je suis des vôtres."

— Je les quittai ; j'étais assez instruit. Je traversai le golfe, et je me rendis à Galveston, où j'appris à Ignazio ce qui le menaçait.

— Très-bien, me dit-il, il faut les prendre au piège qu'ils nous ont tendu, et ce ne sera pas difficile."

Il envoya des espions qui lui rendirent un compte très détaillé de tous les mouvements de ses ennemis, distribua ses sentinelles sur les côtes de l'île, et s'attendit à soutenir une véritable guerre. Je m'en retournai à Santiago, prêt à lui donner tous les renseignements qui pourraient lui devenir utiles. Ces messieurs, qui ne se croyaient pas dépistés, suivirent leur plan d'opération.

Pendant une nuit fort obscure du mois de mars, les confédérés, Couchattes et Américains, abordèrent l'île dans une soixantaine de canots. Cette île est une langue de terre oblongue et très-étroite, parfaitement unie, sans arbres et sans autre édifice qu'une espèce de blockhaus situé au centre. Tout se taisait. Un ou deux chevaux errants dans le pacage s'offraient seuls aux regards des envahisseurs. Ils se crurent parfaitement sûrs de leur fait, et les Américains dirent aux Peaux-Rouges : "Nous allons marcher à l'avant-garde, et nous n'avons pas le moindre besoin de vous." Les Peaux-

Rouges disputèrent à leurs amis l'honneur de l'expédition, et tous, marchant sans précautions, à cause du grand silence qui les rassurait, se dirigèrent vers le blockhaus. Il y avait là trois petits canons disposés derrière une palissade ; la palissade tomba, et ce fut une exécution terrible. La garnison continua le feu : et Peaux-Rouges et Américains, se culbutant jusqu'à la mer, eurent à peine le temps de s'entasser dans les canots. Mais on avait prévu cette déroute complète, et deux petits schooners, barrant le passage aux fugitifs, achevèrent leur destruction et s'emparèrent des soixante canots et de toutes les armes.

"Voilà ce que m'apprit un petit nègre que m'envoya don Ignazio. A la lettre qu'il m'écrivait, était jointe une somme de 13,000 dollars dont j'usai pour continuer mon commerce et que je mis fort bien à profit. Il m'annonçait en même temps qu'il renonçait à son état et devenait citoyen des Etats-Unis, où il comptait devenir propriétaire et capitaine d'un des steamboats du Mississipi. Il ajoutait que si, dans deux mois, je voulais venir le trouver à la Nouvelle-Orléans, dans un endroit qu'il m'indiquait, il me réservait à son bord une situation qui pourrait continuer ma fortune. C'est ainsi que je devins sommelier d'un vapeur, en excellent état, monsieur, et qui rapporte à peu près 30 pour 100 du capital. J'ai eu le malheur de le perdre, mais on s'était accoutumé à moi, et le nouveau propriétaire a jugé convenable de me conserver.

"Voilà, Monsieur, toute mon histoire ; je suis peut-être le seul nègre qui se soit élevé aussi haut dans ce pays-ci. Je fais de l'argent, à condition de servir humblement les républicains."

J. TOLMER.



A LA MÉMOIRE DE CAROLINE * * *

Elle était belle, elle était innocente ;
Ses yeux mourants prédisaient son destin ;
Combien de fois sa bouche caressante
M'a-t-elle dit : "Je n'aurai qu'un matin ?"

Si, par hasard, dans le bois solitaire,
Nos pas errants tendaient à s'égarer ;
En me suivant, elle aimait à se taire,
Et mes regards l'invitaient à pleurer.

Si devant nous, la feuille vagabonde,
Loin de sa tige, en fuyant s'envolait,
"Ainsi, bientôt, je quitterai le monde,
Ainsi la mort frappe quand il lui plaît."

Me disait-elle... ou bien, dans la prairie,
Si quelques fleurs s'inclinaient sous nos pas,
Sa main cueillait d'abord la plus flétrie,
Qui lui parlait de son prochain trépas !

En vain ma voix, par l'amour affermie,
De ses pensers repoussant la douleur,
Lui disait-elle : "Espère, ô mon amie !
Espère encor de longs jours de bonheur !"

S

"Déjà l'hiver s'éloigne de l'année,
Du haut des monts la neige disparaît,
Et du printemps la tête couronnée
Surgit déjà du sein de la forêt.

"Vois, mon amie, admire la campagne :
Le peuplier commence à reverdir ;
Vois le fraisier que sa fleur accompagne,
Sous ses rameaux s'étendre et s'agrandir.

"L'été viendra dont la chaleur aimante
Réchauffera ton cœur triste et glacé ;
L'été viendra ; sois calme en ton attente,
Ris, et ton mal sera bientôt passé."

Il est venu, l'été, mais son haleine,
Sans l'animer, s'exhale avec le temps ;
Il est venu pour caresser la plaine,
Mais elle est morte,.... elle.... avec le printemps.

B * * *

L'HIRONDELLE.

Que tardes-tu, chère hirondelle,
A revenir,
Toi, des oiseaux le plus fidèle
Au souvenir ?

Avril promène encor la nue
Sur les hameaux ;
Du pauvre, hélas ! ta bienvenue
Suspend les maux.

Ah ! c'est que, pendant ton absence,
Les noirs frimas
Lui font bien rude l'existence
Dans ces climats.

Plus rien aux champs, plus rien sur l'arbre ;
Le vent du nord
Durcit les flots comme du marbre ;
Tout semble mort.

La nuit redouble la tourmente
Avec le froid ;
La faim du malheureux augmente,
Son pain décroît ! . . .

Vers lui donc, quand sa voix t'invite
A t'envoler,
Reviens, amie ; ah ! reviens vite
Le consoler.

A ton retour, il croit renaître ;
Il te bénit ;
L'espoir s'attache à sa fenêtre
Avec ton nid !

Tu sais, quand le soleil se lève
Tout radieux,
Comme ses enfants sur la grève
Courent joyeux.

Ah ! le soleil ! c'est leur parure ;
C'est leur duvet ;
C'est l'or du Roi de la nature
Qui les revêt.

Partout l'indigent s'en empare
Dès qu'il a lui ;
Hélas ! sur cette terre avare
Il n'a que lui.

De toute pauvre créature
C'est le seul bien ;
C'est presque un peu de nourriture
Pour qui n'a rien !

Hâte-toi donc, fuis les platanes
Et les palmiers ;
Reprends ton nid sous les cabanes,
Près des ramiers.

Comme à tes amours, reste unie
Aux indigents ;
Tendre oiseau, sois le bon génie
Des bonnes gens !

Quand l'orage sur leurasure
Gronde en courroux,
Ton nid respecté les rassure
Contre ses coups.

Il est tel qu'il était encore
Quand tu partis ;
Ton amour y peut faire éclore
D'autres petits ! . . .

Te voilà ! ce souvenir tendre,
Ce mot si doux,
Ce mot d'amour s'est fait entendre :
Tu viens à nous !

Merci, merci de tant de joie ;
C'est l'Orient,
C'est le Ciel même qui t'envoie
En souriant.

Oh ! reste ; approche ; sois sans crainte ;
Tu peux chanter ;
Mon cœur fait taire toute plainte
Pour t'écouter.

Conte-moi, douce voyageuse,
Par quel pouvoir
Tu franchis la mer orageuse
Pour nous revoir.

Dis ! bien longue est la traversée,
Le ciel changeant !
Quels nuages t'ont-ils bercée
En voyageant ?

Quand l'ouragan brise les ailes
D'un grand vaisseau,
Comment peut-il épargner celles
D'un frêle oiseau ?

L'union te rend-elle forte ?
Sentirais-tu,
Près du ciel où le vent t'emporte,
Plus de vertu ?

Heureux oiseau, l'amour te guide ;
Dieu te conduit
A travers les horreurs du vide
Et de la nuit.

Pour toi, point de route inconnue ;
Libre en ton vol,
Tu vas rasant tantôt la nue,
Tantôt le sol.

Tu glisses de l'azur des ondes
Aux blonds épis ;
Des rayons d'or dont tu t'inondes
Aux verts tapis.

Oh ! que ne puis-je aussi te suivre
D'un vol pareil,
Et tout le jour, comme toi, vivre
Dans le soleil !

Mais en vain l'âme sollicite
La liberté :
L'oubli du ciel nous rend petite
L'immensité ;

L'âpre souci d'un bien qui passe
Courbe nos fronts ;
Il nous borne l'air et l'espace,
Et nous mourons !

ANTIQUITÉS.

LE MISSEL DE JUVENAL DES URSINS.



ES jours derniers, à la vente du cabinet de M. Delbruge-Duménil, le missel de Juvénal des Ursins a été acquis par le prince Holtikoff pour le prix de 9,900 fr.

Ce livre est l'un des produits les plus riches et les plus exquis de la calligraphie et de la peinture du quinzisième siècle. On y voit figurer, sous l'éclat des plus vives couleurs, les hommes de toutes les conditions, avec leurs costumes et leurs armes ; les monumens, l'intérieur des habitations, les ustensiles de la vie privée y sont reproduits ; les usages, les cérémonies de l'Église, les combats, les supplices mêmes y sont exprimés dans leur vivante réalité.

Les contours des figures sont ravissans de souplesse et de grâce, les têtes pleines d'intention et de sentiment.

Les larges bordures du livre sont couvertes de rinceaux dont les ramifications figurent un joli feuillage broché de fleurs, de fruits de personnages et quelquefois d'animaux bizarres, de figures capricieuses et de grotesques piquans. Les devises, les armoiries, les chiffres se mélangent à cet ensemble, et forment de délicieuses compositions, resplendissantes d'or, de carmin, d'outre-mer qui révèlent tout le luxe du gothique fleuri.

Ce livre, de 50 centimètres de hauteur sur 34 de large, renferme 227 feuillets. Il est décoré de 2 grandes miniatures à pleine page de 33 centimètres de haut sur 17 centimètres de large, non compris une large bordure historiée, et de 138 autres miniatures toutes encadrées dans de grandes lettres initiales richement enjolivées. Les lettres *tourneures*, toutes en couleur, sur aucun fond d'or enrichi de rinceaux, de fleurs, et de fruits et d'armoiries sont au nombre de 3,223,238 pages sont enrichies de bordures ; 28 sont complètement embordurées, 86 le sont aux trois quarts, les 124 autres sont décorées sur la marge extérieure seulement.

Cette immense quantité de miniatures, de vignettes, de lettres ornées présente une variété infinie dans les compositions, et bien que quatre siècles soient écoulés depuis la confection de ce beau livre, les peintures sont dans le plus bel état de conservation et presque aussi fraîches que si elles sortaient des mains de l'artiste. L'écriture en gros caractères jusqu'au cent quatre-vingt-quatrième feuillet, et ensuite en caractères moyens, est toujours belle et nette.

Un grand nombre d'antennes, de préfaces et ce que le célébrant chante à la messe, est noté.

Ce missel a été exécuté pour Jacques Juvénal des Ursins, pair de France, alors qu'il était administrateur perpétuel de l'évêché de Poitiers, après s'être démis de l'archevêché de Reims, c'est-à-dire de 1446 à 1456. Il passa ensuite dans les mains de Raoul du Fou, qui monta sur le siège épiscopal d'Evreux en 1478. Cet évêque fit couvrir de ses armes les armoiries des Ursins, qui étaient répandues à profusion dans les vignettes de ce beau volume ; mais les armoiries de Raoul du Fou ont été presque effacées en quelques endroits où l'on voit reparaître au-dessous l'écu des Ursins. Ainsi, dans la bordure de la grande miniature à pleine page du folio 135, où l'on voit Jacques Juvénal lui-même, à genoux, élevant les yeux vers le Rédempteur, un ange, qui se tient devant lui, soutient l'écusson de ses armes.

Donné par Raoul du Fou à son église, le précieux manuscrit fut conservé dans la bibliothèque de l'évêché ou de la cathédrale d'où il fut tiré à la révolution. Il passa dans la bibliothèque de M. Masson de Saint-Amand, préfet de l'Eure, en l'an VIII, et de là dans la collection créée par M. Delbruge-Dumesnil, et possédée en dernier lieu par M. Labarte. M. du Sommerard lui a emprunté de nombreuses vignettes pour son grand ouvrage *Des Arts ou Moyen-Age*, et M. Lassus, architecte de la Sainte Chapelle, en a tiré le dessin du magnifique autel qui décorera ce beau monument.

LES HOMMES SONT ÉGAUX!—LÉGENDE ORIENTALE.

UN jour le pacha dit au sultan :—Tous les hommes sont égaux devant le prophète. Pourquoi donc as-tu un trône, quand je n'ai qu'un divan ; un empire, quand je n'ai qu'une province ?

—Il se peut que tu aies raison, répondit le sultan ; demain tu auras mon trône et mon empire, si tu trouves le moyen de rendre, en effet, tous les hommes égaux.

Le pacha sortit enchanté, et fit proclamer aussitôt l'égalité de tous les enfants de Mahomet. Mais, à sa porte, il rencontra un vizir, qui lui dit :—Pourquoi donc as-tu une province, quand je n'ai qu'une ville ; un turban de pierreries, quand je n'ai qu'un turban d'or.

—Demain, répondit le pacha, tu auras ma province et mes pierreries.

Et le vizir était dans la joie, quand un capitaine lui dit :

—Pourquoi donc as-tu une armée, quand je n'ai qu'un bataillon ; pourquoi es-tu coiffé d'or, quand je suis coiffé de soie ?

—Demain, répondit le vizir, tu auras mon armée et mon turban d'or.

Mais un lieutenant dit au capitaine :—Au nom de l'égalité, il me faut ton bataillon et tes insignes.

Et le cavalier au lieutenant :—Je veux ton raag et ta sold.

Et le fantassin au cavalier :—Donne-moi ton cheval et ton

sabre, et prends mon fusil, qui est trop lourd à porter.

Et chacun répondait toujours :—Tu les auras demain ; car chacun s'était égalé à son supérieur, sans penser qu'il laissait un inférieur derrière lui...

Mais comme tous avaient encore un supérieur au-dessus d'eux, et qu'aucun n'entendait rester subalterne, ils voulurent s'élever sans cesse, au nom de l'égalité !!

Si bien qu'une horrible guerre civile s'alluma, et que, faute de pouvoir s'accorder, on s'entre-tua d'un bout à l'autre de l'empire, les vainqueurs se disputant la dépouille des vaincus, et l'inégalité reparaissant toujours après chaque déplacement.

Ceux qui survivaient étaient plus charnés et plus misérables encore que ceux qui avaient péri, lorsqu'un pauvre esclave qui avait gardé sa condition, sans envier celle des autres, parla ainsi aux sultans détrônés, aux pachas dépouillés, aux vizirs sans commandement, aux capitaines sans bataillons,

aux cavaliers démontés et aux fantassins sans armes :

—Chacun de vous se croyait plus heureux que moi, et je suis maintenant plus heureux que vous tous. Savez-vous pourquoi ? C'est qu'il y a un prophète plus grand que votre prophète, et qui a dit ceci dans son livre :—Le cèdre protège la tête de l'hysope, et l'hysope nourrit la racine du cèdre. Ils ont donc besoin l'un de l'autre également, et c'est là la véritable égalité. Il y aura toujours des pauvres parmi vous, car le bonheur de l'homme n'est point de ce monde. Bienheureux sont ceux qui pleurent ici-bas ; ils seront consolés là-haut. Malheur à ceux qui prennent au lieu de donner aux autres ; car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, qu'à un mauvais riche d'entrer dans le royaume du ciel.

Et ce prophète est mon Dieu, ajouta l'esclave, en faisant le signe de la croix.

LA PYRÉNÉENNE.—A New-York les danses et les quadrilles deviennent de mode au théâtre. La polka de *Serious Family* en a donné le signal, et, depuis, nous avons eu la "Pyrénéenne," à Broadway, dans la comédie des *Extrêmes*. La figure est assez élégamment dessinée : mais son principal mérite, c'est qu'elle se danse sur une charmante composition de M. A. Perrot, chef-d'orchestre de ce théâtre. M. Perrot est un de ces musiciens chez lesquels la modestie égale le talent : il écrit, sans jamais s'en vanter, des choses charmantes, et sa "Pyrénéenne" est une de ces rares bonnes fortunes

dont on ne saurait trop profiter. Elle est en vente chez Wm. Hall et Son, 239 Broadway.

Enigme Historique.

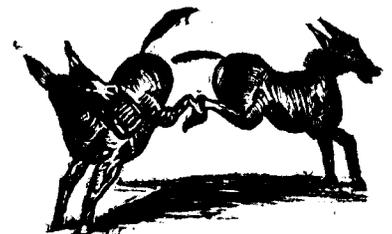
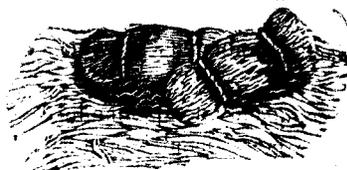
D.—Quel est le prince, né citoyen d'une République, élevé au milieu des dissensions civiles, qui s'opposa au plus puissant roi de l'Europe, et finit par monter sur le trône, tout en restant chef d'un gouvernement républicain ?

(L'explication à la prochaine livraison.)

REBUS.

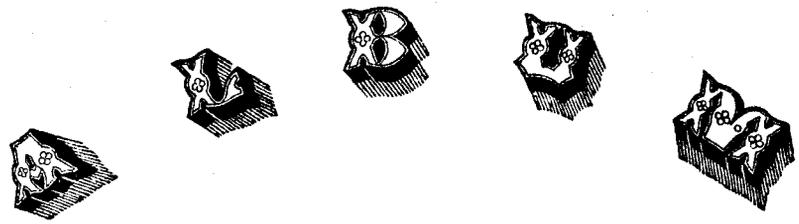
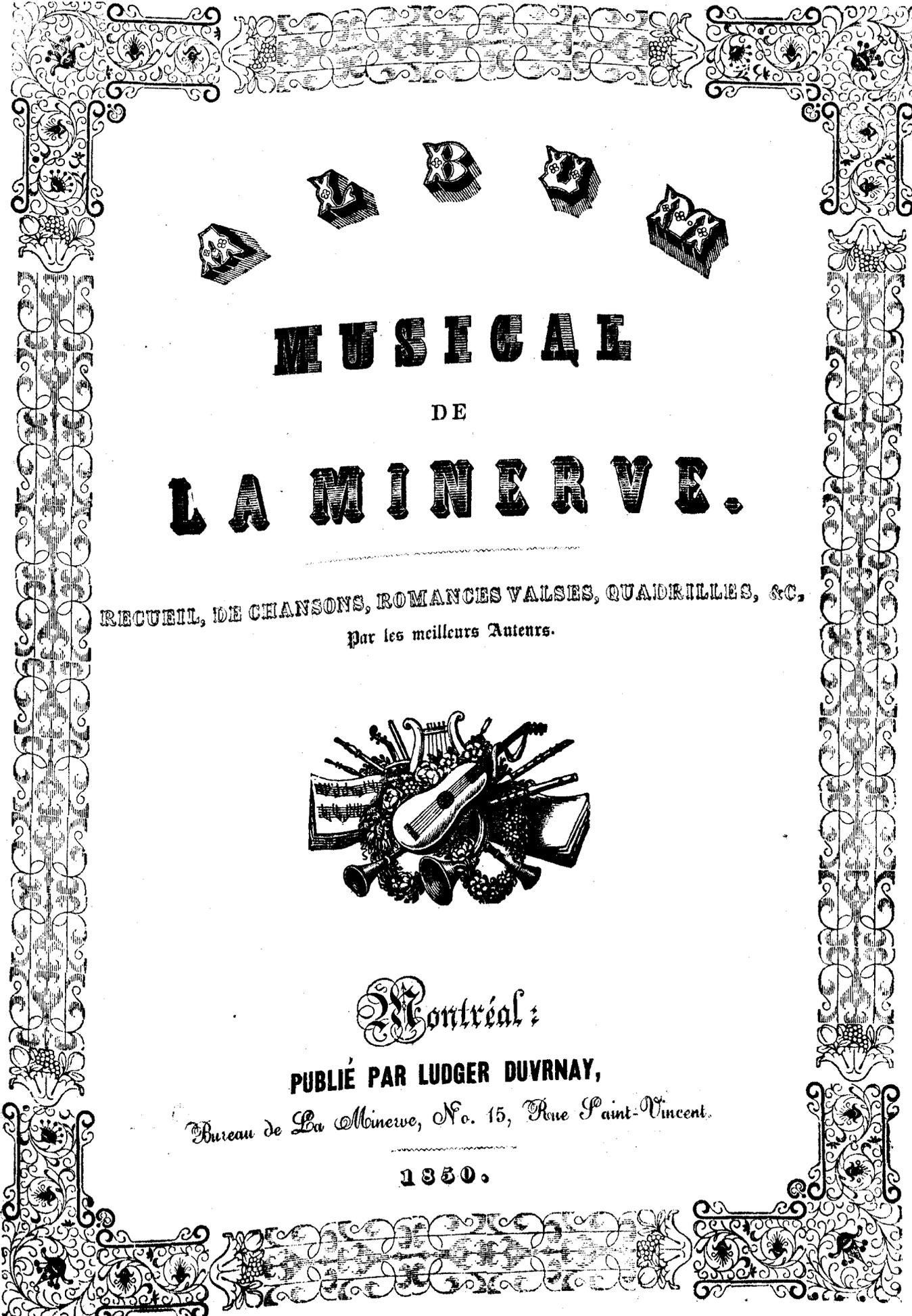


A + DE



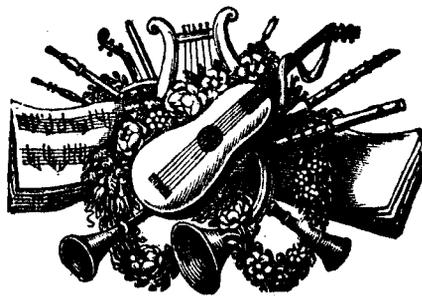
Explication du REBUS de la dernière Livraison.

Bien souvent, assure-t-on, la souffrance a soumis l'homme sur qui la vertu n'avait pu assurer sa puissance.
 BIEN sous vent—A sur Taon—la sous FRANCE—A sous mi—l'homme sur QUI—la verre TU—Navets PU—A sur E—
 Sas—Puits—100 CE.



MUSICAL
DE
LA MINERVE.

RECUEIL, DE CHANSONS, ROMANCES VALSES, QUADRILLES, &c.
Par les meilleurs Auteurs.



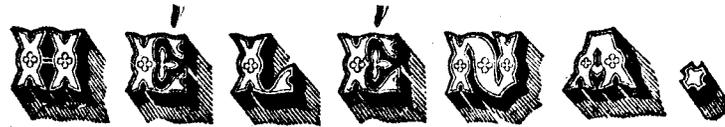
Montréal :

PUBLIÉ PAR LUDGER DUVRNAY,

Bureau de La Minerve, No. 15, Rue Saint-Vincent.

1850.

ALBUM MUSICAL DE LA MINERVE.



POLKA PARISIENNE, PAR CHARLES HAAS.

PIANO

The first system of musical notation consists of two staves. The upper staff is in treble clef with a key signature of one flat (B-flat) and a time signature of 2/4. It begins with a melodic line featuring a triplet of eighth notes (3, 2, 3) and a first ending bracket. The lower staff is in bass clef with the same key signature and time signature, providing a harmonic accompaniment. Pedal markings are present: 'Ped.' with a wedge-shaped symbol and an asterisk (*) above the staff.

The second system continues the piece. The upper staff features a melodic line with a dynamic marking of *f* (forte) and a wedge-shaped accent. The lower staff has a dynamic marking of *f* and a 'Ped.' marking with an asterisk (*) above the staff.

The third system continues the piece. The upper staff has a 'Ped.' marking with an asterisk (*) above the staff. The lower staff has a dynamic marking of *f* and a 'f sec.' marking. Multiple 'Ped.' markings with asterisks (*) are placed above the staff.

The fourth system continues the piece. Both the upper and lower staves feature multiple 'Ped.' markings with asterisks (*) above the staff, indicating frequent pedaling throughout the final section of the piece.

First system of a piano score. The right hand features a melodic line with various ornaments and slurs. The left hand plays a complex accompaniment of chords and arpeggios. Performance markings include "Ped" (pedal) and "* Ped" (pedal with asterisk) in the left hand, and "dolce." (dolce) in the right hand.

Second system of the piano score. The right hand continues with melodic figures, including a triplet marked "3". The left hand accompaniment is dense. Performance markings include "f" (forte) and "f Ped" (forte with pedal) in the right hand, and "* Ped" in the left hand.

Third system of the piano score. The right hand has a melodic line with slurs. The left hand accompaniment features several instances of "Ped" and "* Ped". The system concludes with the marking "f sec." (forte second ending).

Fourth system of the piano score, beginning with the section header "TRIO." in the left hand. The right hand starts with a melodic line marked "dolce." and "ff" (fortissimo). The left hand accompaniment includes "Ped" and "* Ped" markings.

Fifth system of the piano score. The right hand continues with a melodic line marked "dolce." and "f" (forte). The left hand accompaniment includes "Ped" and "* Ped" markings.

^ 1er. fois. ^ 2de. fois.

Ped * Ped *

ff sec.

The image shows a musical score for piano, consisting of three systems of staves. Each system has a treble clef on the top staff and a bass clef on the bottom staff. The key signature is two flats (B-flat and E-flat), and the time signature is common time (C). The first system includes first and second endings, marked with triangles and the text "1er. fois." and "2de. fois." respectively. Pedal markings "Ped" and asterisks "*" are used to indicate pedaling. The second system continues the piece with various articulation marks. The third system concludes with a dynamic marking of "ff sec." (fortissimo second ending).

